Table des matières

CHAPITRE I. — Qu'est-ce que la race ?

I. Les caractères raciaux
II. La classification des races humaines

CHAPITRE II. — L'Europe et le bassin méditerranéen

I. Les caractères anthropologiques des Européens
II. Les cinq races de l'Europe
III. Les races de l'Afrique du Nord
IV. Les races de l'Asie sud-occidentale

CHAPITRE III. — L'Afrique sud-saharienne

I. Race mélano-africaine
II. Race éthiopienne
III. Race négrille
IV. Race khoisan

CHAPITRE IV. — L'Inde

I. Vedda et Veddoïdes
II. Les Mélano-Indiens
III. Blancs et Jaunes de l'Inde

CHAPITRE V. — L'Asie trans-himalayenne

I. Race aïnou
II. Race sibérienne
III. Les trois races mongoles
IV. Race indonésienne

CHAPITRE VI. — Le monde océanien

I. Malaisie et îles Andaman
II. Australie
III. Mélanésie
IV. Polynésie et Micronésie

CHAPITRE VII. – L’Amérique

I. Les Eskimo
II. Les Amérindiens
III. Sous-races et types locaux
IV. Le peuplement de l’Amérique

CHAPITRE VIII. – L’évolution des races humaines

I. La formation des races actuelles
II. Les races qui meurent
III. Les races s’étendent
IV. L’avenir des races humaines

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

LES RACES HUMAINES

Chapitre I

QU'EST-CE QUE LA RACE?

Tous les hommes actuels appartiennent à un même groupe, l'espèce *Homo sapiens* des classifications zoologiques. Mais, tandis que presque chacune des espèces animales est cantonnée dans un territoire défini, l'espèce humaine a envahi toute la terre : on trouve des hommes dans les solitudes glacées des toundras, comme sur le sol brûlant de l'Équateur ; on en trouve sur les hauts plateaux des Andes et du Tibet, comme dans les îles perdues du Pacifique. *L'Homo sapiens* est une espèce ubiquiste.

Elle présente encore un autre caractère : son extrême diversité. Il n'est pas besoin d'avoir beaucoup voyagé pour savoir que rien que par leur couleur, les hommes peuvent être divisés en trois catégories au moins, Blancs, Jaunes et Noirs. Mais chacune de celles-ci est hétérogène. Dans quelques régions, les Blancs ont des cheveux blonds et des yeux bleus, dans d'autres, des cheveux et des yeux noirs ; ici, leur tête est allongée, là, elle est arrondie, et ainsi de suite. Les descriptions des voyageurs nous apprennent que des différences analogues existent chez les Noirs et les Jaunes : tel groupe de Noirs par exemple, qui vit

dans la forêt équatoriale, est composé de petits hommes velus n'ayant pas 1,50 m de hauteur, tandis que, non loin de là, les [6] marécages du Haut-Nil abritent des tribus au corps glabre et dont la taille dépasse souvent 1,80 m.

Ces exemples pourraient être multipliés. Ils montrent que l'humanité se divise en un certain nombre de groupes que distinguent leurs caractères corporels. C'est à ces groupes qu'on donne le nom de races. Ils correspondent approximativement à ce que les zoologistes appellent les sous-espèces. Ils peuvent être définis comme « *des groupements naturels d'hommes, présentant un ensemble de caractères physiques héréditaires communs,* quelles que soient par ailleurs leurs langues, leurs mœurs ou leurs nationalités ».

Dans cette définition, le terme « physique » mérite d'être précisé. Il embrasse les caractères qui tiennent à la nature même des hommes : ceux-ci sont petits ou grands, à peau claire ou pigmentée ; ils ont des cheveux lisses ou crépus, de longs bras ou des membres courts ; leur sang montre la présence ou l'absence de certaines substances ; leur intelligence est souple ou déliée ou, au contraire, lente et paresseuse, etc. Bref, il y a là une série de dispositions dues, soit à la structure de notre corps, ce sont les *caractères anatomiques ;* — soit au fonctionnement de ses organes, ce sont les *caractères physiologiques ;* — soit au mécanisme de son cerveau, ce sont les *caractères psychologiques.* On peut y ajouter la façon dont nous réagissons aux maladies, ce qui constitue une dernière catégorie, les *caractères pathologiques.* C'est l'ensemble formé par ces quatre ordres de faits qui est utilisé pour définir les races. Il y a seulement lieu de préciser que tous ces caractères n'ont de valeur que s'ils sont héréditaires. Des dispositions qui se seraient développées sous l'action du milieu où vit un individu et disparaîtraient chez ses descendants, ne pourraient naturellement être [7] considérées comme raciales. Il faut maintenant mettre en garde contre les méprises qu'entraîne souvent l'abus du terme race.

Il apparaît d'abord clairement que la race ne doit pas être confondue avec les organisations politiques que sont les états ou les nations. On emploie parfois l'expression « race française ». Du point de vue anthropologique, c'est un non-sens : la France contient au moins trois races que séparent nettement leurs caractères physiques.

Une confusion plus fréquente est celle entre la race et les groupes basés sur une communauté de caractères de civilisation, principalement la langue. C'est ainsi qu'il est classique de répartir les peuples de l'Europe en Latins, Germains et Slaves. Cette répartition a une incontestable valeur du point de vue linguistique. Elle n'en a aucune du point de vue racial. Il suffit de se reporter à la carte de la figure 6, pour voir que les grandes races de cette partie du monde sont disposées en bandes étagées du Nord au Sud, alors qu'on sait que Latins, Germains et Slaves s'échelonnent au contraire de l'Ouest à l'Est. On peut parler de langue ou de civilisation latine, germanique ou slave. Ce serait un nouveau non-sens que les qualifier de races.

Bien d'autres exemples pourraient encore être donnés. On a parlé d'une race aryenne, alors qu'il ne s'agit que d'un ensemble de langues utilisées par plusieurs races dont aucune ne peut se targuer d'avoir été la première à les employer. De même, il ne faut pas parler de races sémites, mais de langues sémites. Faut-il encore rappeler qu'aux États-Unis 18 000 000 de Noirs ont adopté d'une façon exclusive la langue et la civilisation anglo-saxonnes, alors que leur différence raciale d'avec les autres habitants de l'Amérique du Nord est hors de discussion ?

Concluons ce bref exposé. Les groupements humains peuvent être envisagés à des points de vue très différents. On réserve le nom de *races* à ceux établis d'après un ensemble de caractères physiques ; ceux-là seuls ont une valeur anthropologique. On sait, d'autre part, qu'on appelle *nation* ou *état* ceux qui correspondent à une communauté politique. Viennent enfin ceux basés sur des caractères de civilisation, en particulier une langue ou un groupe de langues identiques ; on a créé pour eux un terme qui tend de plus en plus à s'imposer ; ce sont les *ethnies.* Races, nations et ethnies forment trois entités différentes et qu'on ne doit pas confondre.

Tout au plus, dans certains cas — Australiens, Boschimans, Négrilles, — y a-t-il coïncidence approximative entre la race et l'ethnie. Mais ce sont là des cas exceptionnels. Dès qu'on aborde les grandes masses qui peuplent la majeure partie des continents, les races, les ethnies et les frontières politiques s'enchevêtrent à qui mieux mieux. C'est le mérite de l'anthropologie moderne que d'avoir su les dissocier.

I. — Les caractères raciaux

Les caractères utilisés pour distinguer les races sont très nombreux. On a vu qu'ils se rangent sous quatre chefs. Mais tous n'ont pas la même importance. D'une race à l'autre, certains ne présentent que des différences minimes. D'autres n'offrent d'intérêt que pour une ou deux races et restent identiques chez les autres. Beaucoup enfin n'ont pas été étudiés sur un nombre suffisant de sujets pour qu'on puisse statuer d'une façon définitive sur leur valeur. Nous nous limiterons à ceux dont l'importance est unanimement reconnue.

Le plus classique est la couleur de la peau. C'est [9] sur elle qu'ont été établies les plus anciennes classifications et les vieux livres sanscrits, comme les anciennes figurations égyptiennes, y faisaient déjà allusion. Elle dépend de la présence, dans les couches profondes du tégument, de petits grains d'une substance brune jaunâtre appelée pigment. Leur quantité est variable. S'il y en a beaucoup, la peau devient très foncée et prend la teinte brune ou noire des Nègres. S'il y en a moins, le rouge du sang qui circule sous la peau apparaît par transparence et le mélange de sa couleur avec celle du pigment donne les teintes jaune brun ou jaune clair de beaucoup d'Asiatiques. Si le pigment fait défaut, la peau prend la teinte blanc rosé des Européens du Nord. Suivant la quantité de matière colorante et sa densité, on peut ainsi avoir toute une série de teintes, mais il est à noter qu'aucune de celles-ci n'est rouge : comme nous le verrons plus loin, les soi-disant Peaux-Rouges étaient en réalité jaune brun.

Un mode de répartition spécial du pigment est celui dit *tache mongolique*. On nomme ainsi une tache bleue ou grise qui s'observe à la partie inférieure du dos de certains nouveau-nés et disparaît entre 2 et 5 ans. Elle est particulièrement fréquente dans les races jaunes et alliées.

Les variations de couleur s'étendent aux cheveux et aux yeux, mais elles y sont plus limitées : dans la grande majorité des races, cheveux et yeux sont noirs ou brun foncé. Ce n'est que dans quelques races européennes que se produit une dépigmentation : au niveau des yeux,

elle donne les yeux bleus avec leurs variétés, gris ou verts ; si le phénomène est peu marqué, on a les yeux jaunes ou brun clair. Au niveau des cheveux, une forte dépigmentation produit les cheveux blonds, une plus faible ceux châtains.

La forme des cheveux a beaucoup d'importance. [10] Elle permet de distinguer trois types essentiels : les cheveux droits, les cheveux ondes et les cheveux crépus. Les premiers sont propres aux races jaunes ; généralement longs, ils sont gros et raides ; leur section a une forme circulaire. Les seconds sont les cheveux souples de la majorité des Européens ; plus fins et plus doux que les précédents, ils ont souvent une tendance à onduler. Les cheveux crépus sont tout à fait différents : propres aux Noirs, ils sont courts et s'enroulent en spires très serrées qui couvrent la tête d'une toison comparable à la laine du mouton ; en coupe, ils ont une forme ovale.

Un caractère de tout autre nature est la stature. Déjà, à la naissance, il existe des différences entre les races : tandis que les nouveau-nés de Français mesurent 50 cm, ceux des Indochinois n'en ont que 47 ; mais, chez les adultes, les différences sont beaucoup plus considérables. Pour les apprécier, on établit une classification qui prend comme base la moyenne approximative de l'humanité, 1,65 m. De 1,60 m à 1,70 m, les tailles sont dites moyennes. Au delà de 1,70 m, elles sont hautes ; au-dessous de 1,60 m, elles sont basses. Les tailles inférieures à 1,50 m ne se rencontrent que dans quelques races qu'elles caractérisent ; on les nomme « pygmées ».

Dans l'appréciation de la stature il convient naturellement de séparer les hommes des femmes, les premiers ayant à peu près 10 cm de plus. Tous les chiffres donnés dans ce livre sont des statures masculines.

Un caractère très utilisé, mais dont l'appréciation exige un certain entraînement, est la forme de la tête : quand on considère celle-ci d'en haut, on constate qu'elle a un contour ovalaire, mais cet ovale peut être allongé d'avant en arrière ou, au contraire, dilaté transversalement. Dans le [11] premier cas, on dit que la tête est *dolichocéphale* (du mot grec « dolichos », long), dans le second, qu'elle est *brachycéphale* (du mot grec « brachus », court). Les têtes de forme intermédiaire sont *mésocéphales*. La détermination de ces catégories ne doit pas être faite au hasard. Pour les estimer, on compare l'une à l'autre la longueur

de la tête (de la base du front à la partie la plus saillante de l'occiput) à sa largeur (distance maximum entre les deux tempes). Une formule facile permet de calculer un chiffre qui exprime la largeur qu'aurait la tête si sa longueur était égale à 100 ; c'est *l'indice céphalique.* Chez les dolichocéphales, il est inférieur à 76 (c'est-à-dire que la largeur n'excède pas les 76 % de la longueur) ; chez les mésocéphales, il va de 76 à 81 ; il dépasse ce dernier chiffre chez les brachy-céphales.

La forme du visage peut aussi varier : la face est étroite ou large, ovalaire ou quadrangulaire, aplatie ou bombée. Les modifications les plus importantes du point de vue racial concernent les mâchoires : chez certaines races, en particulier les noires, elles font saillie en avant, c'est le *prognathisme ;* si, au contraire, le profil est rectiligne, il y a *orthognathisme ;* quand les mâchoires sont très développées en largeur, on a *l'eurygnathisme.*

Le nez est susceptible de très grosses modifications : mince et proéminent chez les Européens, il devient très large et plat chez beaucoup de races de couleur. On exprime ce changement par un indice, *l'indice nasal,* dont la formule s'inspire du même principe que celle de l'indice céphalique. Il serait superflu d'en donner ici les valeurs numériques. Il suffira de dire que, là encore, on distingue trois catégories : les *leptorhiniens,* à nez mince et haut ; les *mésorhiniens,* de forme intermédiaire ; [12] et les *platyrhiniens,* à nez large et plat. Mais d'autres variétés s'observent aussi, que l'indice nasal ne peut traduire : ainsi le dos du nez, vu de profil, peut être rectiligne, concave ou convexe. La racine du nez est plus ou moins enfoncée. La pointe de l'organe est de forme très variable, etc.

Les yeux ne sont pas intéressants que par leur couleur. L'ouverture palpébrale, horizontale et ovale chez les Européens peut subir des modifications. La plus caractéristique est celle dite *œil mongolique,* parce que c'est chez les Mongols d'Asie qu'elle se rencontre essentiellement : l'angle interne de l'œil est masqué par un repli falciforme qui se porte directement de la paupière supérieure à l'inférieure, la bride mongolique. Sa présence, qui coïncide avec un gonflement particulier de la paupière supérieure, fait que l'ouverture oculaire est rétrécie ; elle est de plus oblique, et l'angle externe est étiré en dehors et en haut.

Un certain nombre d'autres caractères seront encore mentionnés dans le cours de ce livre. Ils font appel à la disposition particulière de la voûte crânienne, des lèvres, des oreilles, du mollet, des hanches, etc., ou encore à la structure des organes, ou aux proportions relatives des membres et du tronc. Leur compréhension ne nécessitant aucune connaissance spéciale et n'utilisant aucun terme qui ait besoin d'être défini, il suffira de les indiquer au fur et à mesure qu'ils se présenteront. Mais il est un fait d'ordre physiologique qui joue un rôle particulièrement important en raciologie : la répartition des groupes sanguins. Il y a lieu d'en dire quelques mots [1].

L'étude de la transfusion sanguine a montré qu'il existe dans notre sang des substances susceptibles d'agglutiner les globules rouges d'autres individus. Ces substances se répartissent en un certain nombre de systèmes dont les éléments constituants ont des fréquences qui varient généralement beaucoup suivant les races. Le plus connu et en même temps le plus anciennement découvert est le système dit ABO. Il repose sur l'existence de deux substances appelées A et B. Certains individus les possèdent toutes deux ; d'autres n'en ont qu'une ; d'autres aucune. De là, la répartition des hommes en quatre catégories : ceux qui ont dans leur sang les deux substances sont dits du groupe sanguin AB ; ceux qui n'ont que l'une ou l'autre sont des groupes A ou B ; ceux qui n'ont ni A ni B forment le groupe O. Se transmettant d'une génération à l'autre suivant des règles héréditaires précises, le système ABO existe dans toutes les races, mais les proportions de ses quatre groupes sont loin d'être les mêmes pour chacune (fig. 1) et l'étude de ces fréquences donne d'importants renseignements sur les affinités entre populations. Bien que les données ainsi obtenues soient généralement différentes de celles fournies par les caractères anatomiques, on ne doit pas en sous-estimer la valeur.

Un certain nombre d'autres systèmes existent encore qu'on a appelés MN, Rhésus, Lewis, Kidd, Diego, etc. Le système Rhésus, parmi

[1] Des découvertes toutes récentes ont encore mis en évidence l'existence possible dans le sérum sanguin ou dans les globules rouges de divers types de substances chimiques : globulines et hémoglobines. Les rapports entre les fréquences de toutes ces substances et les types raciaux sont actuellement l'objet de nombreuses recherches.

ceux-ci, a une place aussi importante au moins que le système ABO, mais il est beaucoup plus compliqué car il correspond à six groupes dont le mode d'hérédité n'est pas encore complètement élucidé. On peut cependant, dans les grandes lignes, ramener ces groupes à deux grandes catégories : Rh+ et Rh—. Rh— peut être à l'origine de troubles pathologiques

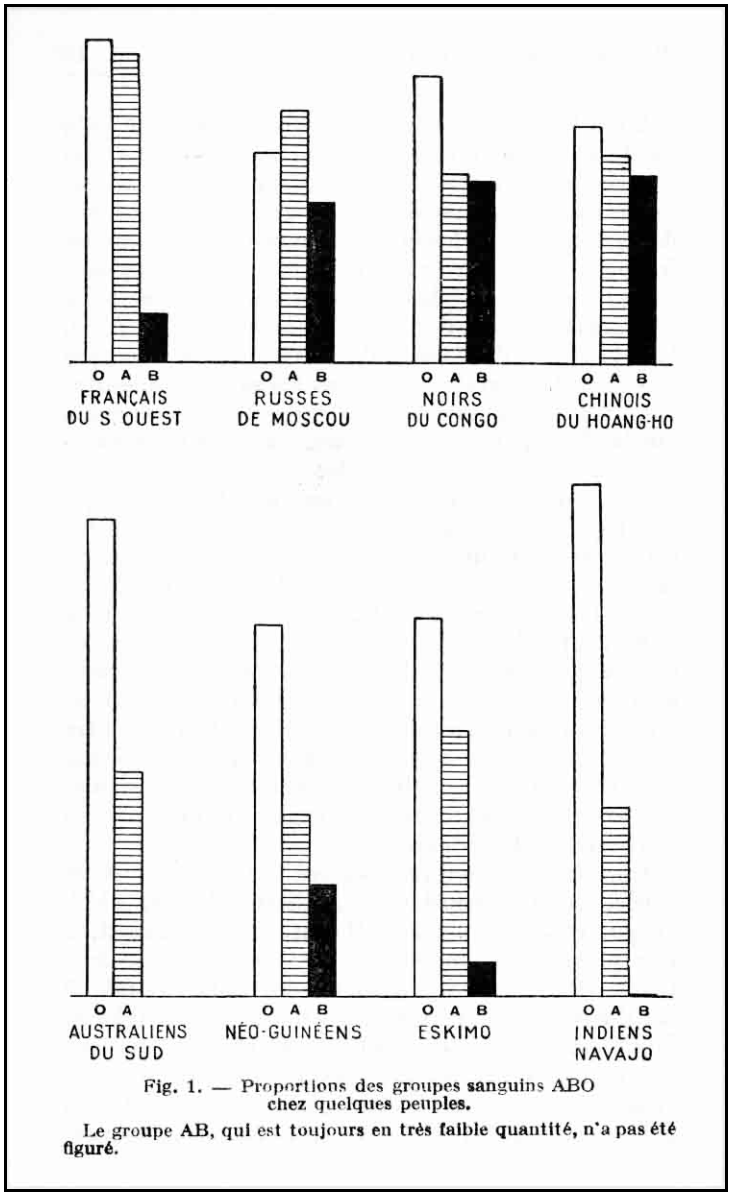

Fig. 1. — Proportions des groupes sanguins ABO chez quelques peuples.
Le groupe AB, qui est toujours en très faible quantité, n'a pas été figuré.

Fig. I.- Proportions des groupes sanguins ABO chez quelques peuples.

Le groupe AB, qui est toujours en très faible quantité, n'a pas été figuré.

considérables ; exceptionnel ou tout au moins rare chez les races de couleur, il s'observe dans 15 % en moyenne des sujets chez les Blancs et monte jusqu'à 35 % chez les Basques. Signalons encore que le groupe Diego paraît propre aux Xanthodermes.

II. — La classification des races humaines

La première classification des groupes humains basée sur leurs caractères physiques est sans doute celle des anciens Égyptiens. Leurs peintures et leurs monuments distinguaient, en effet, quatre sortes d'hommes : les Rot ou Égyptiens, peints en rouge, les *Namou,* jaunes avec un nez aquilin, les *Nashu,* noirs avec des cheveux crépus, les *Tamahou,* blonds aux yeux bleus. Mais cette classification ne s'appliquait qu'aux populations voisines de l'Égypte.

L'Ancien Testament divisait les hommes en fils de Cham, fils de Sem et fils de Japhet. Là aussi, il ne s'agissait que des peuples que connaissaient les Juifs, et dont les différences physiques étaient sans doute minimes. C'est cependant à ces trois catégories que, pendant le Moyen Age, on s'efforça de ramener tous les hommes dont les voyageurs signalaient l'existence à la surface de la terre. La tâche était souvent difficile. La découverte de l'Amérique, en particulier, souleva de vives polémiques : où fallait-il placer les indigènes du Nouveau-Monde ? Malgré l'intervention pontificale, les discussions durèrent longtemps.

Avec Linné, apparaît pour la première fois, une classification scientifique. Dans la 10^{e} édition de son *Systema naturæ* (1758), celle qui fait foi pour toutes les questions de nomenclature, le savant suédois divise l'espèce *Homo sapiens* en quatre groupes fondamentaux : l'Homme américain, l'Homme européen, [16] l'Homme asiatique et l'Homme africain. Les définitions qu'il en donne tiennent compte à la fois de leurs caractères physiques et de ceux sociaux.

La classification de Linné a eu une large diffusion. Encore aujourd'hui, elle est acceptée par certains anthropologistes. Mais la plupart

l'ont trouvée insuffisante. Au fur et à mesure que progressait l'étude de l'homme, les groupes définis par Linné apparaissaient comme des complexes dans lesquels il fallait distinguer des groupes secondaires, plus homogènes ; c'est à ceux-ci qu'on donne maintenant le nom de races. Mais les auteurs ne sont pas d'accord sur le nombre de ces races que certains élèvent jusqu'à cinquante. Beaucoup de classifications ont été proposées, dont nous ne mentionnerons que celles marquant des modifications essentielles.

Une des premières a été apportée par Blumenbach (1806) qui, en précisant les caractères physiques des quatre groupes de Linné, en a ajouté un cinquième, la race malaise. Constatant en outre que les trois dernières races de l'auteur suédois avaient une répartition géographique qui ne coïncidait pas strictement avec les parties du monde dont elles portaient le nom, il en a changé les appellations. D'où, en définitive, cinq races dites : caucasienne, mongolienne, éthiopienne, américaine et malaise. Le premier et le troisième de ces termes n'étaient pas très heureusement choisis. Ils ont cependant persisté jusque de nos jours.

La classification de Blumenbach était encore trop restreinte. En 1825, Desmoulins scindait la plupart de ses races et en obtenait seize. Bien que ses divisions reposent trop souvent sur des caractères ethnographiques, il avait su séparer les Hottentots et les Ethiopiens des Noirs d'Afrique, avait fait une catégorie spéciale pour les Noirs d'Océanie et [17] isolé, au Nord du Japon, le petit groupe très particulier des Aïnou. C'était là un progrès manifeste. Beaucoup plus tard (1870), Huxley montrait, le premier, l'importance des Australiens, dont il faisait une des races principales de l'humanité.

On s'efforçait, en même temps, de préciser les caractères de classification. Linné et la plupart des anthropologistes avaient insisté sur la couleur de la peau. Blumenbach avait montré l'intérêt de la forme de la tête. Virey (1801) utilisait le profil de la face, notion que devait plus tard développer Geoffroy Saint-Hilaire (1860), tandis que d'autres, comme Haeckel (1879), préféraient la forme des cheveux ou encore, comme Topinard (1885), la forme du nez.

La classification de Deniker (1900) réalise un grand progrès sur les précédentes, en ce que cet auteur s'est efforcé de former des groupes naturels en combinant les divers caractères, et qu'il a tenu compte de

toutes les données que ne cessaient de recueillir les anthropologistes. Comportant vingt-sept races avec vingt-deux sous-races, elle est encore largement utilisée aujourd'hui. Elle a servi de base pour les classifications ultérieures. Les principales modifications qui y ont été faites portent surtout sur la hiérarchie. Beaucoup de races ont en effet entre elles des affinités qui permettent de les réunir en catégories plus élevées, les *groupes raciaux ;* beaucoup, d'autre part, sont elles-mêmes susceptibles de divisions secondaires appelées *sous-races* ou, éventuellement, *types locaux.* Or, quand on examine les diverses classifications, on constate que tel anthropologiste décrit comme une race divisée en deux sous-races ce qu'un autre considère comme deux races indépendantes. De même certaines races dont les caractères sont intermédiaires entre deux groupes voisins seront, de ce chef, placées tantôt

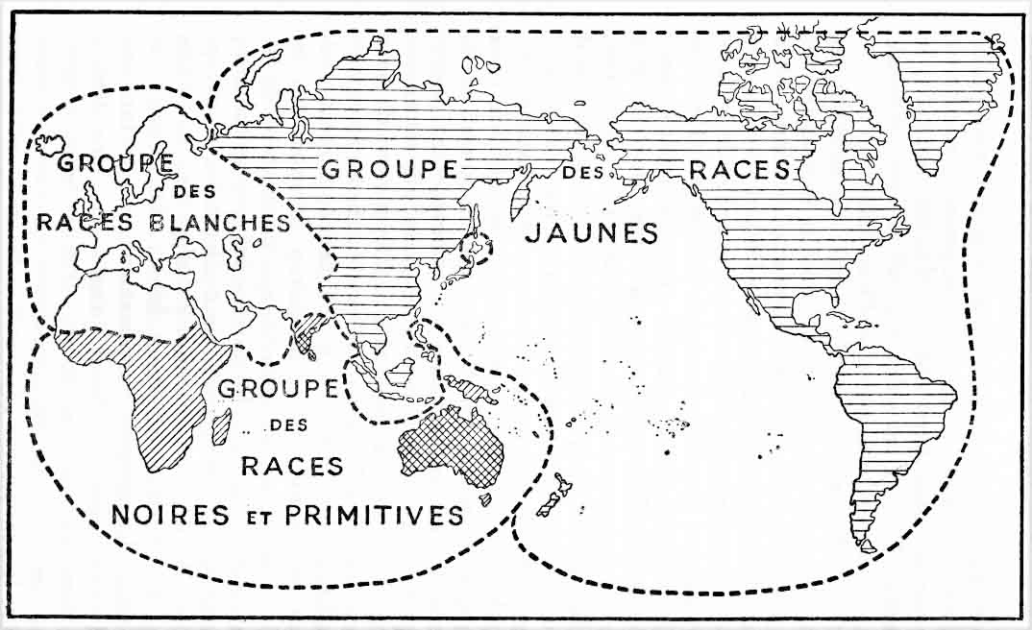

Fig. 2.- Répartition des quatre grands groupes de races humaines.

Les races primitives sont distinguées des races noires par des traits quadrillés ; le cercle au Nord du Japon correspond è l'enclave blanche des Aïnou.

dans l'un, tantôt dans l'autre. Les différences, on le voit, sont en grande partie formelles.

La classification adoptée ici admet vingt-sept races, que l'ensemble de leurs caractères permet de réunir en quatre groupes :

1° *Races primitives*, dont les dispositions générales indiquent une évolution morphologique moins avancée ; elles sont au nombre de deux ;

2° *Races noires* ou *négroïdes*, dites encore *méla-nodermes*, à peau foncée, cheveux crépus ou fortement ondulés, nez large ; au nombre de sept ;

3° *Races blanches*, dites encore *leucodermes*, à peau claire ou brune, cheveux bouclés ou ondulés, nez généralement mince ; au nombre de dix ;

4° *Races jaunes*, dites encore *xanthodermes*, à peau ayant un arrière-fond jaunâtre, cheveux droits ou à peine bouclés, nez de largeur variable ; au nombre de huit.

Le tableau page 20 donne l'énumération de ces races et indique leur distribution dans les cinq parties du monde. On voit que, si presque chacune est limitée à un continent, les groupes raciaux, eux, s'étendent sur plusieurs (fig. 2). Une étude systématique de ces groupes suivant l'ordre anthropologique, devra donc faire abstraction de leur répartition géographique. Elle mettra en valeur la position systématique des races, mais ne pourra faire ressortir la façon dont celles-ci se superposent et s'intriquent pour composer les peuples d'une partie du monde déterminée. Inversement, une étude purement géographique séparerait artificiellement des races proches parentes.

La seule façon d'obvier à ces inconvénients est de considérer, au lieu des continents proprement dits, de grandes régions dont chacune présente une composition raciale particulière et qu'on peut nom-

<table>
<tr><td>Races</td><td>Europe
(Races)</td><td>Afrique
(Races)</td><td>Asie
(Races)</td><td>Océanie
Races)</td><td>Amérique
(Races)</td></tr>
<tr><td>Primitives</td><td></td><td></td><td>vedda</td><td rowspan="2">australienne</td><td></td></tr>
<tr><td>Noires</td><td></td><td>éthiopienne
mélano-africaine
négrille khoisan</td><td>mélano-indienne</td><td>négrito
mélanésienne</td><td></td></tr>
<tr><td rowspan="2">Blanches</td><td>nordique est-européenne
dinarique</td><td rowspan="2"></td><td rowspan="2">aïnou anatolienne
Touranienne
sud-orientale
Indo-afghane</td><td rowspan="2"></td><td rowspan="2"></td></tr>
<tr><td colspan="2">alpine méditerranéenne</td></tr>
<tr><td rowspan="2">Jaunes</td><td rowspan="2"></td><td rowspan="2"></td><td>sibérienne
nord-mongole
centro-mongole</td><td>polynésienne</td><td rowspan="2">eskimo
amérindienne</td></tr>
<tr><td colspan="2">sud-mongole Indonésienne</td></tr>
</table>

mer les « aires anthropologiques ». Elles sont au nombre de six, dont les deux dernières seules correspondent à des territoires géographiques classiques :

l'Europe et le bassin méditerranéen ;
l'Afrique sud-saharienne ;
l'Inde ;
l'Asie trans-himalayenne ;
le monde océanien ;
l'Amérique.

C'est suivant ces régions que nous étudierons les races énumérées ci-dessus. La justification de leur existence sera donnée au fur et à mesure des chapitres qui suivront.

LES RACES HUMAINES

Chapitre II

L'EUROPE ET LE BASSIN MÉDITERRANÉEN

Cette première région se définit, mal du point de vue géographique. Elle se justifie de celui de l'anthropologie, en ce qu'elle est fondamentalement le domaine des races blanches. Celles-ci, en effet, n'habitent pas uniquement l'Europe ; elles couvrent toute l'Afrique du Nord et l'Asie sud-occidentale. Ainsi, dans un certain sens, peut-on dire que le territoire des races blanches est orienté autour du bassin méditerranéen prolongé par la Caspienne. Ce n'est pas une coïncidence si c'est justement sur le pourtour de ce bassin que ce sont successivement développées toutes les grandes civilisations classiques.

Un certain nombre de caractères distinguent les races blanches. La couleur de la peau d'abord. Mais, à ce point de vue, le terme « blanc » ne doit pas être pris dans un sens strict. Outre que la peau des Européens les plus purs est susceptible de foncer temporairement sous l'effet du soleil, une certaine pigmentation existe d'une façon constante dans plusieurs groupes que leurs autres caractères incluent sans discussion dans les races blanches : pratiquement, la couleur de la peau

varie du blanc rosé des Scandinaves au brun foncé de divers Nord-Africains.

Une disposition aussi importante est la forme des

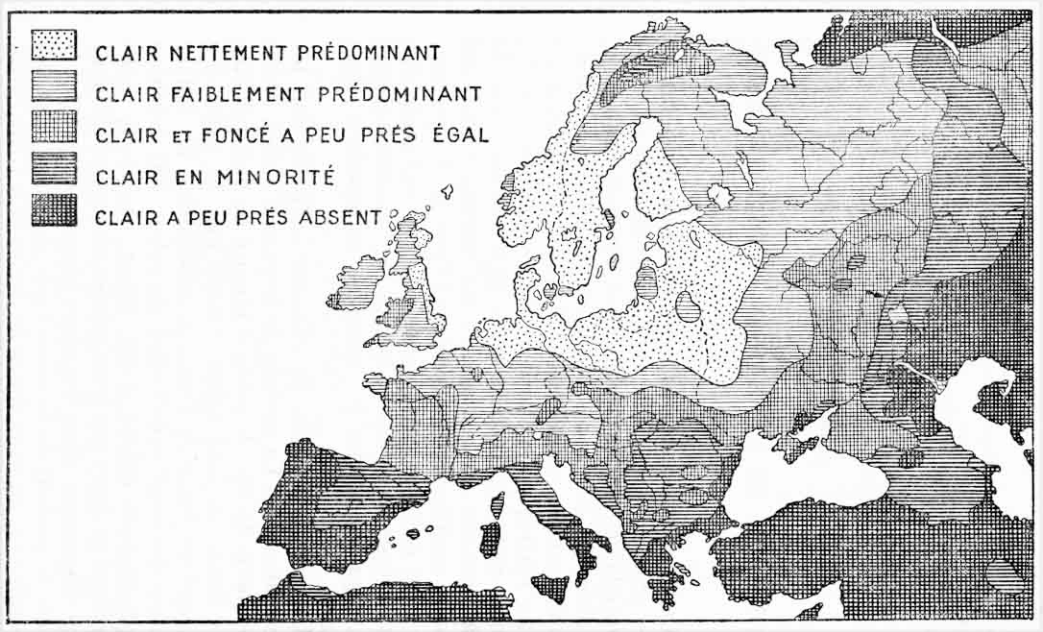

Fig. 3. – La répartition de la pigmentation des yeux et des chevaux en Europe (d'après Coon, modifié)

cheveux : ils sont abondants et souples, ondulés ou frisés ; leur coupe a une forme ovalaire. En même temps, la pilosité du corps est assez marquée et la barbe bien développée.

La couleur des cheveux et des yeux est variable, pouvant aller des teintes les plus claires aux plus foncées. Ce n'est que chez les Blancs qu'on trouve des yeux bleus et des cheveux blonds ; ils y sont, nous le verrons, l'apanage de deux races particulières. Trois autres caractères sensiblement constants sont l'absence de prognathisme, le faible développement des lèvres et, surtout, la forme du nez : quel que soit son profil, celui-ci fait toujours une saillie notable en avant du visage, et sa racine se détache nettement sur l'espace interoculaire. Cette saillie à

elle seule suffirait à distinguer les races blanches de presque toutes les autres.

Le groupe des Blancs comprend dix races. A une seule près, la race aïnou, qui se trouve à l'extrémité orientale de l'Asie, toutes habitent la région que nous venons de définir. Elles s'y répartissent entre les trois parties du monde qui contribuent à la former. Nous les y examinerons successivement.

I. — Les caractères anthropologiques des Européens.

C'est en Europe qu'est née et s'est développée l'anthropologie. Il semblerait donc que les races de ce continent aient été les premières étudiées et qu'elles soient les mieux connues. Il n'en est rien. Longtemps en effet, les notions de peuple et de langue ont induit en erreur les anthropologistes ; ce n'est que peu à peu qu'ils sont arrivés à les éliminer pour ne plus considérer que les caractères physiques. Le meilleur procédé de discrimination des races a consisté à étudier la répartition de ces caractères sur la surface de l'Europe. Trois surtout [24] ont de l'intérêt, la pigmentation, la stature et l'indice céphalique.

La *couleur des yeux et des cheveux* offre de grandes variations. Il est connu que les cheveux blonds et les yeux bleus sont beaucoup plus fréquents dans le Nord. Inversement, le nombre d'individus à yeux foncés et cheveux noirs croît vers le Sud. Mais le phénomène est en réalité plus complexe. Comme le montre la figure 3, l'augmentation de la pigmentation ne se fait pas par bandes parallèles étagées du Nord au Sud, mais par bandes concentriques approximativement centrées autour du Sud de la Norvège. Cinq grandes zones peuvent être distinguées.

La zone centrale, qu'on pourrait nommer la « zone des blonds », embrasse le pourtour de la mer Baltique et de la mer du Nord : Suède et Norvège méridionales, partie de la Finlande, pays baltes, partie de la Russie et de la Pologne, Danemark, Nord de l'Allemagne, Est de la

Grande-Bretagne. Dans tout ce territoire, les blonds à yeux bleus prédominent.

La seconde zone, où les blonds et châtains l'emportent encore, mais faiblement, comprend le reste de l'Angleterre et l'Irlande, une partie de la France et de l'Allemagne puis, par la Pologne, rejoint la Russie et le Nord de la Scandinavie. Dans la suivante, les sujets clairs et foncés sont en nombre à peu près égal : cas de la majorité de la France, du Nord de l'Italie, etc. Quelques îlots inclus dans les deux voisines se rattachent à cette zone. La quatrième correspond à des régions où les individus sont généralement bruns, mais avec encore un nombre appréciable de blonds. Très discontinue, elle va de l'Espagne aux Balkans, puis du Caucase au Nord de la Russie. Unie à la précédente, elle forme dans la partie septentrionale de la Scandinavie [25] un gros noyau de bruns qui correspond au peuple lapon.

Au delà de cette zone, les blonds disparaissent à peu près complètement. Cette dernière bande mord du reste tout juste sur la bordure méridionale de l'Europe, avec le Sud de l'Espagne, de l'Italie et des Balkans, et ne reparaît qu'en Oural ; c'est elle qui inclut tous les territoires extra-européens de race blanche que nous examinerons plus loin.

L'étude de *la stature* donne une répartition totalement différente (fig. 4). Les hautes tailles (1,70 m et plus) sont essentiellement groupées en deux régions. La plus importante embrasse presque toute la péninsule Scandinave, avec la Finlande, une partie des pays baltes et de l'Allemagne du Nord, l'Est de la Grande-Bretagne ; c'est là une portion de la zone des blonds mais sa portion littorale seulement. La seconde est en plein dans un territoire de pigmentation foncée, les Alpes dinariques ; elle s'y étend de la Croatie à l'Albanie.

Il n'y a pour ainsi dire pas de petites tailles en Europe au sens où on définit ce terme en anthropologie, c'est-à-dire de tailles inférieures à 1,60 m : une partie de la Laponie et une étroite bande le long du littoral de l'Océan arctique rentrent seules dans cette catégorie. Mais une grosse masse de tailles échelonnées entre 1,60 m et 1,63 m occupe la péninsule ibérique, l'Italie méridionale et la moitié Sud-Ouest de la France. Elle correspond à des bandes à pigmentation foncée ou modérément foncée.

Tout le reste de l'Europe, c'est-à-dire la majeure partie du continent, a une stature qui oscille entre 1,64 m et 1,69 m. En gros, on peut dire que les tailles autour de la moyenne (1,64 m-1,65 m) correspondent au reste de la France, à l'Italie du Nord et à une petite partie de l'Espagne, celles supé-

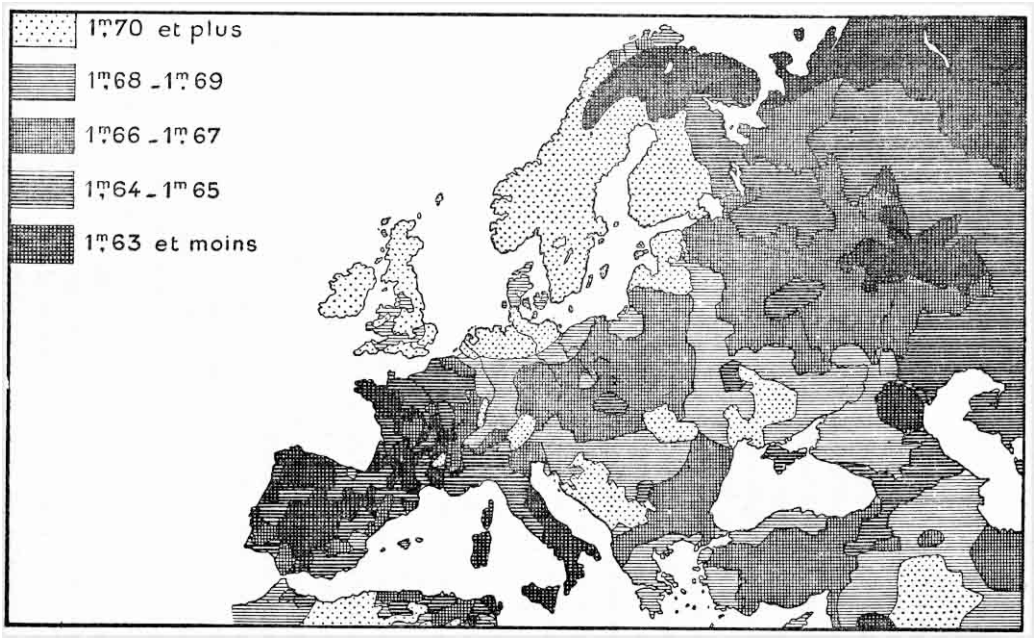

Fig. 4. – La répartition des statures en Europe (d'après Coon, modifié)

rieures à la moyenne (1,66 m-1,69 m) à l'Europe centrale et orientale. Il faut d'ailleurs noter ce fait fondamental que la stature n'est pas un caractère absolument fixe. En Europe et depuis ce siècle, elle s'est accrue de 3 à 8 cm suivant les pays. En France même, et depuis 1880, l'augmentation a été de 5 cm.

La distribution de *l'indice céphalique* (fig. 5) a une très grande importance. Elle montre l'existence de plusieurs territoires, les uns à indices plus bas, dolichocéphales ou faiblement mésocéphales (têtes étroites et longues), les autres à indices élevés, nettement brachycéphales (têtes courtes et larges).

Les premiers sont au nombre de deux : la « zone nordique », sur le pourtour de la Baltique et de la mer du Nord, et la « zone méditerranéenne », sur les rives de la Méditerranée. La première est surtout mésocéphale ; elle inclut les deux tiers de la Scandinavie, une partie de la Finlande et des pays baltes, la Grande-Bretagne et l'Irlande. Elle s'élargit sensiblement si on lui ajoute les quelques territoires un peu plus mésocéphales (ind. 80-81) qui lui sont juxtaposés : elle englobe alors le Danemark, l'Allemagne occidentale la Belgique et la Hollande, la partie septentrionale de la France. Ainsi comprise, elle coïncide, dans ses grandes lignes, avec la zone de haute stature définie précédemment. Nous savons aussi qu'elle s'inscrit presque complètement dans le domaine des blonds et des châtains clairs. Cet ensemble de caractères lui confère une incontestable individualité. On verra plus loin qu'elle répond essentiellement à une race spéciale, la race nordique.

La zone méditerranéenne comprend un plus grand nombre de dolichocéphales. Elle embrasse toute la péninsule ibérique, les îles de la Méditerranée occidentale, Baléares. Corse et Sardaigne, la pointe de l'Italie et la Crête, puis se termine dans

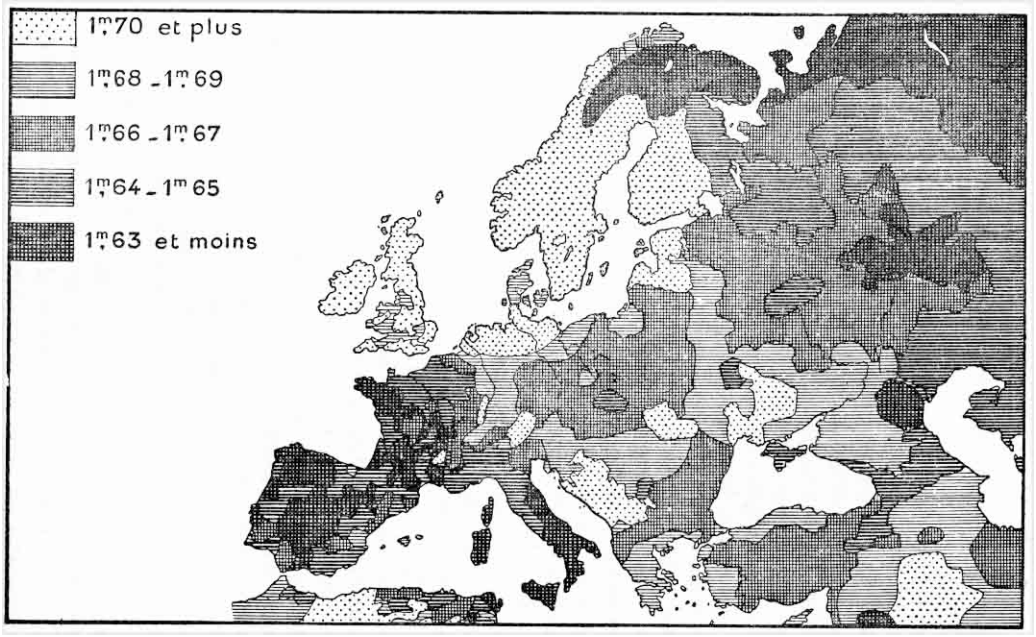

Fig. 5.- La répartition des indices céphaliques en Europe
(d'après Coon, modifié)

la Macédoine. L'adjonction des territoires plus mésocéphales (ind. 80-81) contigus lui ajoute seulement quelques morceaux de la France, la partie méridionale de l'Italie avec la Sicile, et une portion des Balkans. L'étude des deux caractères précédents nous avait appris que cette zone est habitée par une population de pigmentation foncée et de taille petite ou à peine supérieure à la moyenne. Ceci permettra d'isoler un nouveau groupe, la race méditerranéenne.

Aux deux régions dolichocéphales, s'en opposent deux nettement brachycéphales (ind. de 84 ou plus). L'une, de dimensions restreintes, correspond à la Laponie, territoire déjà à part pour les deux autres caractères ; la brachycéphalie y atteint son degré maximum : l'indice peut dépasser 88. Beaucoup plus étendue, la seconde est dite zone de brachycéphalie centre-européenne. Commençant aux Pyrénées, elle recouvre le Sud et l'Est de la France, puis l'Italie septentrionale, et s'étale sur l'Allemagne méridionale, avec la Bohême, une grande partie de l'Autriche, la plaine hongroise et l'Ouest des Balkans. Elle s'arrête brusquement contre l'arc des Carpathes. Bien que l'indice moyen y soit moins fort qu'en Laponie, elle présente cependant deux centres de brachycéphalie maximum : le massif central et les Alpes dinariques. Toute cette zone correspond à une population de pigmentation modérément foncée, mais la considération de la stature permet d'y distinguer deux régions différentes : une de basses tailles à l'Ouest, une de hautes tailles â l'Est. Dans les grandes lignes, la première forme le domaine de la race dite alpine, la seconde celui de la race dite dinarique.

Toute la moitié orientale de l'Europe est enfin occupée par une population moyennement brachycéphale [30] (ind. 82 à 83), que cloisonne très irrégulièrement une bande mésocéphale qui va du Caucase à la Baltique. On a appelé cette cinquième région « zone sous-brachycéphale orientale ». Bien que ses habitants soient en majeure partie de couleur claire et d'une stature légèrement supérieure à la moyenne, elle est en fait assez peu homogène. La considération des caractères prédominants permet cependant d'y reconnaître une nouvelle race, dite est-européenne.

II. — Les cinq races de l'Europe

Nous venons d'être amenés progressivement à déceler l'existence en Europe de cinq groupes anthropologiques distincts, les races nordique, est-européenne, alpine, dinarique et méditerranéenne. Leurs représentants forment la presque totalité de la population de ce continent. Le tableau ci-dessous résume leurs caractères essentiels :

			Races
Cheveux blonds et yeux bleus	tête allongée, dolichocéphale ou blonds et mésocéphale		nordique est-européenne
	tête courte, brachycéphale		
Cheveux et yeux foncés	tête allongée, dolichocéphale		méditerranéenne alpine dinarique
	tête courte	stature faible	
	brachycéphale	stature élevée	

Il convient maintenant d'en examiner l'ensemble des traits et d'en préciser la répartition.

La *race nordique* est une des mieux définies. La taille est élevée, 1,73 m en moyenne, avec un corps élancé et des épaules larges. La peau, blanc rosé, ne brunit pas au soleil, mais prend une teinte brique cuite avec apparition de taches de rousseur. Les cheveux sont blonds ou châtains, les yeux bleus ou verts. La tête est allongée, faiblement dolichocéphale ou mésocéphale, avec un occiput bien marqué. La face aussi est longue ; elle est surmontée d'un front oblique que terminent en bas des arcades [31] sourcilières légèrement proéminentes. Le nez est étroit, toujours nettement saillant, avec un dos rectiligne ou faiblement convexe. Les lèvres sont minces et serrées, le menton robuste et bien prononcé.

Le territoire des Nordiques s'étend essentiellement sur le pourtour de la Baltique et de la mer du Nord : Scandinavie, sauf dans sa partie septentrionale, Danemark, Ouest de la Finlande, Nord de la Pologne, de l'Allemagne et de la Hollande, littoral septentrional de la Belgique et de la France, majeure partie de l'Angleterre et de l'Ecosse. C'est en Suède centrale que la race est la mieux caractérisée. Ailleurs, elle présente souvent des variations, dont il est difficile de dire si elles résultent d'un mélange avec d'autres races, ou si elles tiennent à une modification spontanée du type primitif. C'est ainsi qu'en Grande-Bretagne, les cheveux sont beaucoup plus souvent châtains que blonds. Dans certaines parties de l'Allemagne et de la Suède méridionale, la tête tend vers la brachycéphalie, en même temps que le visage s'élargit et que le corps devient lourd et massif, mais les autres caractères des Nordiques, grande taille et pigmentation claire, subsistent : c'est le *type dalique,* dont certains auteurs veulent faire une race spéciale.

La *race est-européenne* (dite encore race orientale ou est-baltique) a une pigmentation encore plus claire que la précédente : la peau est pâle, les cheveux sont blonds ou d'un blond cendré qui va jusqu'au blanc ; les yeux sont bleu clair ou gris. Mais le reste de sa structure la sépare nettement des Nordiques : la taille est moins élevée, quoique toujours supérieure à la moyenne, 1,66 m à 1,69 m ; le corps est trapu, la tête brachycéphale avec un indice encore modéré ; la face est large et osseuse, [32] à pommettes proéminentes. Le nez est très caractéristique : court et large, avec un dos concave, il se termine par une pointe obtuse.

Localisée à l'Europe orientale, cette race habite principalement la Pologne et la Russie septentrionale et centrale. En Prusse orientale, en Finlande et dans les pays baltes, elle entre en contact avec la nordique, avec laquelle elle ne peut cependant être confondue. A l'Est, elle déborde par places sur la Sibérie.

Dans la *race alpine,* la peau, tout en restant blanche, est plus pigmentée que dans les deux groupes précédents ; les cheveux sont bruns ou châtains ; les yeux présentent souvent une teinte claire, mais le bleu pur y est exceptionnel.

La stature est faible, 1,63 m à 1,64 m. Le corps est trapu, ramassé, avec un tronc long et des membres courts. La tête est très brachycéphale : ind. de 85 à 87. Le visage aussi est large et son contour fonciè-

rement arrondi. Le nez est mince mais relativement court ; son dos est parfois concave, surtout chez les femmes.

Cette race occupe essentiellement les régions continentales de l'Europe occidentale et centrale ; centre de la France, Suisse, Italie du Nord, Allemagne méridionale, Bohême et Hongrie. A l'Est, elle atteint la Pologne et vient au contact de la race est-européenne, qu'on lui rattachait autrefois. Le petit groupe des Lapons en représente un rameau isolé.

L'étude de la stature nous a montré que, parmi les régions de l'Europe à cheveux et yeux foncés, l'Ouest des Balkans tranche par l'élévation de sa stature. Ce caractère permet d'y isoler une nouvelle race, la *race dinarique* (ou adriatique).

Comme les Alpins et les Est-Européens, les Dinariques [33] sont brachycéphales, mais ici, la tête n'est pas tant large que courte, aplatie en arrière ; elle est en même temps élevée. La face est longue et le nez, fort et proéminent, a son dos convexe ; le menton est très haut. La taille est presque aussi grande que chez les Nordiques, 1,68 m à 1,72 m, mais le corps est moins élancé. Les yeux et les cheveux sont nettement foncés.

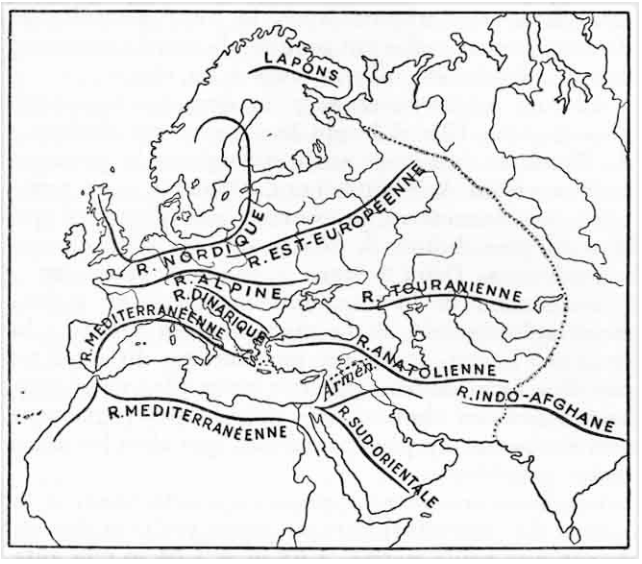

Fig. 6 Les axes de distribution des races blanches en Europe et dans le bassin méditerranéen. Le trait pointillé marque la limite orientale de la première aire anthropologique.

C'est dans les montagnes des Balkans occidentaux que cette race est le mieux caractérisée, mais [34] on la trouve aussi dans les Carpathes. Au Nord, elle atteint les Alpes proprement dites, où elle vient en contact avec les Alpins, avec lesquels elle forme des types de transition difficiles à classer. A l'Est, elle entre en rapport avec la race anatolienne d'Asie mineure ; elles ont nombre de traits communs, ce qui a incité certains auteurs à les réunir.

La *race méditerranéenne* a un domaine beaucoup plus étendu. Elle déborde largement sur l'Afrique du Nord, et plusieurs anthropologistes la poursuivent aussi en Asie antérieure. Dans ce large territoire, ses caractères présentent une diversité qui la rend plus difficile à définir que les autres races européennes. Deux restent cependant constants : l'allongement de la tête, dolichocéphale ou faiblement mésocéphale, et la pigmentation foncée : la peau est brune, se hâlant par l'action du soleil et pouvant alors devenir presque noire ; les yeux sont brun foncé, les cheveux très noirs. Cette pigmentation est beaucoup plus prononcée que chez les deux races précédentes.

Les Méditerranéens typiques appartiennent à la variété dite *ibéro-insulaire.* De corps svelte et élancé, ils ont une taille petite, 1,63 m à 1,64 m ; la tête est nettement dolichocéphale, la face longue et de contour ovalaire, avec un menton arrondi. Le nez, fin et à dos rectiligne, se termine par une pointe effilée. Les yeux sont grands et les lèvres charnues. Ce type habite la péninsule ibérique, le Sud de la France et de l'Italie avec les îles de la Méditerranée occidentale, le Sud-Est des Balkans. Il n'est pas toujours localisé aux régions côtières, car un assez gros noyau s'en rencontre en Russie méridionale.

Une seconde variété, dite *atlanto-méditerranéenne,* se distingue par une taille plus grande, 1,66 m, et une tête légèrement mésocéphale ; moins fréquente [35] que la précédente, elle s'observe en divers points de l'Espagne et de la France.

Au Sud, la race méditerranéenne occupe toute l'Afrique du Nord, région où elle est plus peut-être chez elle qu'en Europe ; elle y offre une variété dont il sera parlé plus tard, la *sous-race saharienne.* À l'Est, elle entre en contact avec la race sud-orientale qui occupe l'Arabie et l'Asie mineure : leurs différences sont assez faibles pour que

beaucoup d'auteurs les considèrent comme deux branches d'un même ensemble, le complexe racial méditerranéen.

Nos connaissances sur *l'origine de toutes ces races* sont encore très sporadiques. Vers la fin de l'âge de la Pierre taillée, il y a 12 à 15 000 ans, l'Europe n'était encore occupée que par deux races, l'une et l'autre dolichocéphales : la race de Cro-Magnon, de très grande taille, avec une face basse et large, un menton carré et des orbites basses, et celle de Chancelade, de petite taille, avec une face plus longue et des orbites plus hautes. Aucune de ces races n'est identique aux races actuelles, mais il n'est guère douteux que, partiellement au moins, elles ne soient les ancêtres de deux d'entre elles. Les Hommes de Cro-Magnon paraissent s'être continués dans les dolichocéphales nordiques ; le type dalique leur ressortirait particulièrement. Les Hommes de Chancelade se sont sans doute poursuivis dans les premiers Méditerranéens, ceux qu'on trouve dans la civilisation de la Pierre polie ; ils avaient, à ce moment, une très grande extension et couvraient toute l'Europe méridionale et centrale ; ils avaient même envahi l'Angleterre. Mais les Méditerranéens actuels ne paraissent pas être leurs descendants exclusifs. Ils contiennent sans doute un élément à face longue, venu du Sud, et qui s'est mélangé avec les dolichocéphales indigènes.

Les brachycéphales sont beaucoup plus tardifs. Les premiers connus en Europe apparaissent en Bavière, à une époque intermédiaire entre l'âge de la Pierre taillée et celui de la Pierre polie, le Mésolithique, soit 10 000 ans environ avant notre ère. Il semble qu'ils étaient de race alpine. Longtemps, ils sont restés peu nombreux et localisés aux régions centrales du continent. La grande extension, des Alpins actuels ne date guère que de 2 000 ans. Nous sommes moins renseignés sur les Dinariques dont on suppose, sans preuves véritables, qu'ils sont arrivés d'Asie mineure à l'âge du Bronze. Sur l'origine de la race est-européenne, on ne sait rien.

III. — Les races de l'Afrique du Nord

Jusqu'à la lisière méridionale du Sahara, l'élément fondamental de la population africaine relève des races blanches. Aussi nomme-t-on souvent cette région « Afrique blanche », terme qui l'oppose à l'Afrique sud-saharienne, qui est « l'Afrique noire ». Dans ce vaste territoire, la race la plus répandue est la méditerranéenne. Mais les races alpine et nordique y pénètrent aussi par place. En outre, par l'Est, sont venus les représentants de deux races dont l'habitat normal est l'Asie mineure : la sud-orientale et l'anatolienne. Vers le Sud enfin, à travers le Sahara ou par la vallée du Nil, les Blancs d'Afrique sont entrés en contact avec les Noirs et se sont largement croisés avec eux. La composition anthropologique de l'Afrique du Nord offre donc une certaine complexité. Nous l'envisagerons successivement dans ses trois parties essentielles : le gros bloc formé par le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine, qu'on peut réunir sous le nom d'Afrique mineure ; l'Égypte ; enfin le Sahara.

Afrique mineure. — Très généralement en France, [37] on donne le nom d'Arabes aux indigènes de cette région. Il est cependant connu depuis longtemps que, du point de vue historique, il y faut distinguer deux composantes : les habitants primitifs, qui étaient déjà présents au moment de la conquête romaine, on les appelle *Berbères ;* les envahisseurs qui, venus de l'Est, ont apporté l'islamisme et sont arrivés par vagues successives, ce sont les *Arabes.* La langue (le berbère appartient au groupe des langues hamites, l'arabe à celui des langues sémites) et jusqu'à un certain point le genre de vie, permettent de distinguer les deux groupes. Pratiquement absents en Tripolitaine et en Tunisie, les Berbères deviennent de plus en plus nombreux vers l'Ouest ; le Maroc est en grande partie berbère.

Cette distribution correspond-elle à une différence anthropologique ? On l'a cru autrefois, et on a opposé un type « arabe », grand et svelte, à tête longue et étroite, face ovale et nez aquilin, à un type « berbère », de taille moyenne, avec un corps trapu, une tête large, une

face quadrangulaire, un nez droit ou concave. Mais on n'a pas tardé à s'apercevoir que, presque partout, les soi-disant Arabes ne sont que des Berbères ayant pris les mœurs et la langue de leurs conquérants. Les Arabes vrais, c'est-à-dire les descendants des envahisseurs des X^e^ et XI^e^ siècles, sont certainement une très faible minorité. Les deux types décrits sont purement conventionnels. Des études anthropologiques plus complètes ont montré qu'il faut leur en substituer trois, de caractères très différents.

Les deux premiers nous sont déjà connus : de petits dolichocéphales représentant la variété ibéro-insulaire de la race méditerranéenne, et de petits brachycéphales appartenant à la race alpine avec quelques éléments anatoliens. Le troisième type est [38] plus énigmatique : hommes d'une haute stature, 1,68 m à 1,70 m, à peau beaucoup plus claire que les précédents, tête dolichocéphale, face longue et souvent ovale, nez fin et mince. Peu fréquents en Tunisie, ils s'accroissent vers l'Ouest, où ils occupent la région des hauts plateaux et l'Atlas. Ils semblent prédominer au Maroc. La majorité est brune de cheveux et d'yeux, mais dans l'Aurès, ainsi que le Rif et l'Atlas marocain, un certain nombre ont les cheveux blonds et les yeux clairs. La signification de ces derniers, les « Berbères blonds », a été discutée ; il est maintenant certain qu'ils appartiennent à la race nordique ; ils sont entrés précocement en Afrique, car les anciens Égyptiens représentaient déjà des Libyens aux yeux bleus. Quant aux dolichocéphales bruns, on a voulu les considérer comme des Nordiques qui auraient perdu par métissage leur pigmentation claire. Cette explication est difficilement acceptable. Les grands dolichocéphales bruns représentent simplement une variété de grande taille de la race méditerranéenne. Nous verrons plus loin qu'elle est largement répandue dans le Sahara ; c'est la sous-race saharienne.

Les *îles Canaries* doivent être envisagées à part. Habitées actuellement par une population très mélangée, elles étaient, au moment de leur conquête par les Européens au XV^e^ siècle, occupées par un peuple indépendant, les Guanches, qui menèrent de violentes luttes contre les Espagnols. Une partie des Guanches appartient aux mêmes groupes que leurs voisins de terre ferme : Méditerranéens et Alpins, mais un certain nombre avait un type très différent. Hommes de très grande taille, avec une tête mésocéphale, une face basse et large, des mâchoires carrées et des orbites basses, c'étaient les derniers vestiges d'une

branche de la race de [39] Cro-Magnon, qui vivait en Afrique du Nord à l'âge de la Pierre taillée. Il y a plus de 10 000 ans qu'elle s'est éteinte dans cette région, où elle ne nous est plus connue que par quelques squelettes découverts dans les gisements préhistoriques. Ce n'est pas sans étonnement que les anthropologistes se sont aperçus qu'un petit rameau en avait persisté jusqu'à une époque récente dans les Canaries ; véritables fossiles vivants, leurs derniers descendants plus ou moins métissés subsistent encore aujourd'hui.

Égypte. — Les Égyptiens actuels comprennent deux grands groupes : les Coptes, qui sont restés chrétiens et dont la langue liturgique dérive de l'ancien égyptien, et les Fellahs, complètement islamisés. Certains auteurs ont pensé qu'il y avait entre eux les mêmes différences, qu'entre les soi-disant Arabes et les Berbères. L'anthropologie n'a pas confirmé cette idée : Coptes et Fellahs sont à peu près identiques. Tous appartiennent à la race méditerranéenne, mais avec une certaine infiltration de sang nègre. Celui-ci s'accuse quand on remonte le Nil : le foncement de la peau s'accroît, le nez s'élargit, les cheveux deviennent de plus en plus frisés ou même crépus. On passe ainsi progressivement aux Nubiens, qui habitent au delà de la première cataracte et avec lesquels commence l'Afrique noire.

Un fait anthropologique intéressant est la persistance du type égyptien au cours des âges. Les hommes de la période pré-dynastique (entre 4000 et 3200 avant notre ère) étaient des dolichocéphales de petite taille, identiques, semble-t-il, aux Méditerranéens d'Afrique mineure. Ce type s'est conservé intégralement chez quelques tribus nomades du désert oriental, mais dans la vallée du Nil, il s'est modifié au début du III^{e} millénaire, sous l'influence [40] de grands Anatoliens venus d'Orient : la stature a augmenté, le crâne s'est un peu élargi, la face est devenue plus massive et le nez plus étroit. Dès ce moment, il n'a plus bougé : des statuettes datant de l'époque des pyramides et exhumées au siècle dernier ont été prises par les Fellahs pour les représentants de certains d'entre eux. Les conquêtes grecque, romaine et arabe, et plus tard la domination turque, ont passé sur l'Égypte sans modifier les caractères physiques de ses habitants.

Sahara. — Le Sahara lui-même n'est qu'à peine habité, mais sur son pourtour vivent trois groupes partiellement nomades, les Maures à l'Ouest, les Touareg et les Tibbou au Sud.

Pasteurs et guerriers, parlant soit l'arabe soit le berbère, les Maures occupent le littoral atlantique, du Maroc au Sénégal. De taille élancée, â peau très foncée, mais avec des traits européens et des cheveux ondulés ou frisés, ils résultent sans doute du croisement des Berbères marocains avec les Noirs de l'Afrique occidentale. Anthropologiquement, ils sont à peine connus.

Les Touareg ont beaucoup plus attiré l'attention. De langue berbère, ils ont gardé certaines coutumes très anciennes et qui dérivent sans doute d'une vieille civilisation méditerranéenne antérieure à la conquête romaine. Eux-mêmes proviennent probablement de l'Afrique du Nord, et semblent n'avoir pénétré dans le Sahara qu'au début de notre ère. Quelques tribus habitent les massifs montagneux de ce désert, la plupart vivent sur ses confins Sud, dans le Nord du Soudan. Comme les Maures, ils présentent un fort métissage nègre, mais l'existence du matriarcat et la distinction en nobles et vassaux ont permis le maintien d'une sorte d'aristocratie où le type de la race s'est conservé beaucoup plus pur. [41] Les vrais Touareg sont des hommes de haute taille, 1,75 m en moyenne, avec des épaules et des hanches très étroites, une tête très dolichocéphale, une face longue, un nez long et busqué. La peau est brune, les cheveux et les yeux toujours foncés : c'est la sous-race saharienne typique, plus nette encore que chez les grands dolichocéphales bruns de l'Afrique mineure.

Très *à* l'Est des Touareg, dans les massifs du Tibesti, vivent les Tibbou ou Gorane qui nomadisent du Fezzan au Tchad. Ils semblent appartenir au même type que les Touaregs, mais avec une beaucoup plus grande infiltration de Noirs : ce sont même ces derniers qui, dans le Sud, forment l'élément essentiel des tribus. Les Tibbou sont des hommes assez grands et à peau très foncée, avec souvent des cheveux crépus.

IV. — Les races de l'Asie sud-occidentale.

De même qu'au delà de la Méditerranée, les races blanches se continuent en Afrique du Nord, vers l'Est elles se prolongent en Asie : la bande des brachycéphales centre-européens se poursuit à travers l'Asie mineure et les steppes du Turkestan en formant deux nouvelles races : l'anatolienne et la touranienne. Plus au Sud et parallèlement, la bande des dolichocéphales méridionaux s'étale à travers l'Arabie et l'Iran en deux autres races : la sud-orientale et l'indo-afghane (fig. 6). Tous ces Blancs d'Asie sont de pigmentation foncée. Aucune des races blondes européennes ne se poursuit en Asie.

La *race anatolienne* (race assyroïde ou arménoïde) a été parfois confondue avec l'alpine ; elle offre beaucoup plus de ressemblances avec la dinarique. De taille moyenne (1,65 m à 1,67 m), elle a un corps massif, avec des jambes courtes et une certaine [42] tendance à l'obésité. La tête est brachycéphale, non tant qu'elle soit large, mais courte : l'indice y oscille entre 84 et 85. Elle est de plus très haute, s'élevant en pain de sucre avec un occiput aplati, tous caractères qui la distinguent nettement des Alpins. A l'inverse de ceux-ci également, le visage est allongé et le front droit et haut. Le nez est grand et charnu, à dos rectiligne. La pilosité est bien fournie et les sourcils, très épais, confluent parfois sur la ligne médiane.

La race anatolienne a son centre en Asie mineure. De là elle se prolonge dans le Nord de l'Iran et jusqu'au Pamir, ainsi que dans la zone montagneuse de la côte syrienne. Beaucoup plus au Sud, un noyau isolé en reparaît dans les montagnes de l'Hadramaut, sur la côte méridionale de l'Arabie.

En Arménie méridionale, on observe une variante dont on avait voulu faire le prototype de la race, alors qu'il s'agit plutôt d'un type local, la variété dite *arménoïde :* le nez prend la forme convexe caractéristique du « nez juif », en même temps qu'il y a augmentation de la brachycéphalie et une légère éversion de la lèvre inférieure. Ce type s'observe chez certains Arméniens et diverses tribus kurdes ; comme

nous le verrons plus loin, il se rencontre également chez les Juifs du Nord.

La race anatolienne comprenait essentiellement des peuples agriculteurs habitant des régions de montagnes ou de hauts plateaux. La *race touranienne* (race turque ou turco-tartare), qui la longe au Nord, comprend surtout des peuples pasteurs qui nomadisent dans les steppes de la Russie méridionale et du Turkestan. Tous sont de langue turque mais, là encore, il ne faut pas confondre la langue et la race, la première, qui va jusqu'à la côte Nord de la Sibérie, ayant une extension bien supérieure à la [43] seconde. De taille moyenne, et très brachycéphales eux aussi, ils se distinguent des Anatoliens par leur corps plus élancé, leur visage plus long avec des pommettes plus saillantes et un nez beaucoup moins fort, à dos parfois concave. Les lèvres sont plus fines, les sourcils moins épais ; souvent les yeux, sans avoir de bride mongolique, sont étirés en dehors. Tous ces caractères marquent comme une transition vers le type mongol et l'on comprend que beaucoup d'auteurs aient rattaché les Touraniens aux races jaunes. Il paraît plus juste de les ranger dans les blanches. Ils en sont comme un avant-poste, enfoncé jusqu'au cœur de l'Asie. Mais ils ont subi l'empreinte des Mongols qui nomadisaient dans les mêmes territoires ; ils rentrent donc dans la catégorie des races « de contact ».

Le domaine des Touraniens est essentiellement la steppe qui s'étend de la Caspienne au Pamir et à l'Altaï, c'est-à-dire le Turkestan russe et les provinces voisines, la plaine du Touran. Mais la race déborde sur l'Europe avec les Tartares de la Volga et les Bachkir du versant occidental de l'Oural, tandis qu'à l'Est elle pénètre dans le Turkestan chinois. Bien que de langue non turque, les Tadjik du Pamir doivent sans doute lui être rattachés.

Avec la *race sud-orientale* (dite encore race arabe ou race sémite ; c'est la race orientale de quelques auteurs), nous retrouvons la grande bande dolichocéphale qui bordait les deux rives de la Méditerranée : la sud-orientale la continue à travers l'Asie. Par l'ensemble de ses traits, elle rappelle beaucoup les Méditerranéens, dont il serait sans doute plus exact de ne la considérer que comme une sous-race. De taille un peu supérieure à la moyenne, 1,65 m à 1,68 m, elle a un corps mince et sec. La tête, très dolichocéphale, se termine par un occiput saillant ; [44] elle est très haute. La face est longue et étroite, à contour général elliptique. Le nez est très mince aussi, avec des ailes

comprimées, un dos droit ou aquilin ; sa racine remonte haut entre les yeux. Ceux-ci ont une forme en amande caractéristique, et leur angle interne est arrondi. Les lèvres sont minces et les cheveux ondulés ou bouclés. Comme chez tous les Méditerranéens, la pigmentation est foncée, les yeux sont particulièrement noirs.

La race sud-orientale habite essentiellement les contrées semi-désertiques du Sud de l'Asie antérieure : Arabie, Mésopotamie, Syrie intérieure et Palestine. C'est à elle que sont dues les grandes civilisations du début de l'Orient ancien : celles de Babylonie et de Sumer. On a vu que c'étaient des Méditerranéens, qui, plus au Sud, avaient créé la civilisation égyptienne. Le rôle des dolichocéphales méridionaux dans la production des grandes cultures de l'Orient antique a donc été de premier plan.

En dehors de son territoire, la race sud-orientale a essaimé en Afrique du Nord. Elle participe à la formation des Ethiopiens. Elle prend enfin une place importante dans la constitution du peuple juif.

Du point de vue anthropologique, les *Juifs* ne sont pas et n'ont jamais été une race ; c'est une ethnie que sa langue, sa religion et sa civilisation ont isolée en Palestine pendant près de 1 000 ans, et qui s'y est constituée aux dépens de deux races : l'anatolienne, dans sa variété arménoïde, au Nord, la sud-orientale au Sud. Ces deux éléments en sont restés les composantes fondamentales. On les retrouve chez les Samaritains, petit groupe resté à peu près pur de tout mélange jusqu'à nos jours. Malgré la dispersion des Juifs actuels et leurs croisements [45] avec les populations au milieu desquelles ils vivaient, les traits de l'une ou l'autre des deux races primitives ont souvent persisté. Le type arménoïde est particulièrement fréquent chez ceux du rite Askenazim : Juifs de l'Asie mineure, des pays slaves et de l'Europe centrale, tous typiquement brachycéphales et dotés du nez convexe caractéristique. Mais il y a beaucoup de blonds parmi eux, ce qui tient sans doute aux croisements qui se sont produits pendant le long séjour du groupe dans l'Ouest et le Sud de la Russie ; il y eut même, durant le moyen âge, des conversions massives au judaïsme qui ont apporté aux Askenazim un important élément est-européen. Le type sud-oriental se rencontre surtout chez les Juifs du rite Sephardim : Juifs des Balkans, de l'Afrique du Nord et de la péninsule ibérique. Ceux-ci sont généralement dolichocéphales, quoique moins que les Arabes vrais, avec des cheveux ondulés ou frisés, des paupières gonflées à angle interne très

ouvert, et des lèvres plus épaisses ; des traces de métissage avec les Méditerranéens proprement dits y sont évidentes.

La *race indo-afghane* continue à l'Est la sud-orientale, dont elle se distingue entre autres par sa teinte plus foncée, ses formes plus harmoniques et son nez plus large. Elle aussi ne diffère pas fondamentalement du type méditerranéen. Débutant dans l'Iran, elle occupe la partie de l'Afghanistan qui est au Sud de l'Hindoukouch et les provinces septentrionales de l'Inde. Elle joue un rôle très important dans la composition raciale de ce pays, à propos duquel elle sera plus complètement étudiée.

LES RACES HUMAINES

Chapitre III

L'AFRIQUE SUD-SAHARIENNE

On nomme souvent l'Afrique le « continent noir ». Du point de vue anthropologique, le terme est inexact. On a vu, dans le chapitre précédent, que toute l'Afrique du Nord est du domaine des races blanches. Ce n'est qu'au-dessous du Sahara que commence l'Afrique noire. Elle contient des races de très inégale importance. La principale, qui imprime au continent sa physionomie caractéristique, est celle des Noirs proprement dite. Elle est tellement typique qu'on la nomme parfois simplement « race noire » ou « race nègre », mais il est préférable de spécifier « race mélano-africaine », car il y a d'autres Noirs dans le monde. Viennent ensuite deux races très primitives, reléguées dans des zones qui leur servent en quelque sorte de refuge : les Négrilles de la forêt équatoriale, et les Khoisan des déserts de l'Afrique du Sud. Il faut enfin faire une catégorie spéciale pour une race de transition entre Noirs et Blancs qui occupe l'extrémité Est de l'Afrique, la race éthiopienne.

I. — Race mélano-africaine

Le caractère le plus apparent des Noirs d'Afrique est la couleur de leur peau. Elle varie du brun clair de certains Sud-Africains, au noir d'ébène des [47] Ouolof du Sénégal. Elle est plus foncée chez les habitants de la brousse ou des prairies que chez ceux de la forêt, ce qui tient peut-être à ce que, chez ces derniers, l'écran du feuillage atténue l'action de la lumière. On dit souvent que cette couleur noire est une adaptation à la vie dans les pays chauds : elle aurait pour but d'arrêter les rayons du soleil. Si on réfléchit que les gens qui vont au soleil mettent des vêtements blancs et non noirs, on voit l'erreur de cette interprétation ; alors que la peau du Blanc réfléchit la chaleur, le pigment du Noir l'absorbe. Mais il intercepte les rayons ultra-violets, raison sans doute pour laquelle les insolations sont si rares chez les Noirs.

Il est cependant bien certain que ceux-ci présentent une remarquable résistance à l'élévation de température. Seulement cette propriété n'a rien à faire avec la couleur. Elle résulte de la multiplication des glandes sudoripares : plus nombreuses et plus richement vascularisées que chez les Européens, elles sécrètent près de deux fois plus de sueur. L'évaporation de celle-ci refroidissant la peau, le Noir se trouve dans des conditions bien plus favorables pour lutter contre la chaleur.

Un autre caractère des Noirs est leur système pileux. Le corps est presque glabre et les cheveux, très courts, sont du type dit crépu ; la barbe est rare, du moins chez les Noirs occidentaux.

La stature est généralement élevée, supérieure à 1,65 m, mais il y a de nombreuses variations. D'une manière générale les tailles les plus élevées correspondent aux habitants de la région du Haut-Nil ; les plus faibles à ceux de la forêt équatoriale.

La tête est typiquement dolichocéphale (ind. habituel de 72 à 76), à la fois longue et étroite et pas [48] particulièrement haute. On croyait autrefois cette dolichocéphalie constante. On sait aujourd'hui que certains Noirs sont mésocéphales : on a voulu l'expliquer par un croisement avec les Négrilles, race dont la tête est plus large ; c'est, en réalité, une tendance propre à certains groupes, car le fait s'observe indé-

pendamment dans plusieurs territoires souvent très éloignés de la forêt équatoriale.

Le front est droit et plus ou moins bombé. La face, moyennement haute, a les pommettes saillantes ; elle offre toujours un certain prognathisme. Le nez est très large, nettement platyrhinien, caractère qui va de pair avec un aplatissement du dos de l'organe et une dilatation des narines, allongées en fentes transversales : c'est le type « épaté ». Les lèvres sont très épaisses et projetées en avant, avec éversion du bord rouge qui prend ici une teinte violette, la couleur rouge du sang visible par transparence s'y combinant avec le noir du pigment cutané.

Les proportions du corps sont très particulières. Les hanches sont étroites, mais les épaules très larges, ce qui donne au buste une forme tronconique. Le thorax est moins développé dans le sens antéro-postérieur que chez nous ; les reins sont très cambrés. L'avant-bras est long par rapport au bras, de même les membres inférieurs par rapport au tronc. Le mollet est souvent absent, d'où une gracilité très spéciale de la jambe. Le pied est aplati, avec un talon saillant et un gros orteil généralement écarté des autres doigts.

À tous ces caractères s'en ajoutent d'autres qui touchent aux dispositions des organes internes et commencent seulement à être bien connus. Un des plus intéressants concerne l'appendice qui, au lieu d'être atrophié comme chez les Européens, prend [49] un grand développement. Ceci explique sans doute la rareté de l'appendicite chez les Noirs. D'autres caractères sont d'ordre physiologique, comme la faible quantité de sucre dans le sang, l'abaissement de la pression artérielle, la petite capacité du poumon et la formule des groupes sanguins (fig. 1). Psychologiquement, on sait que les Noirs ont des réactions souvent différentes des nôtres.

Le domaine de la race mélano-africaine comprend la majeure partie de l'Afrique sud-saharienne. On peut le limiter au Nord par une ligne qui partirait du Sénégal, passerait par la boucle du Niger et le Tchad, et viendrait heurter le plateau éthiopien qu'elle contourne par le Sud pour se terminer sur l'Océan indien. Au Sud, il s'étend jusqu'au Cap. Les idiomes parlés sur ce large territoire se groupent en deux catégories : langues soudanaises au Nord, langues bantou au Sud. Très approximativement, la ligne de séparation correspond à la lisière Nord de la forêt équatoriale. Beaucoup d'anthropologistes admettent que

cette division a une valeur raciale : les Soudanais, ou Nigritiens, auraient une taille plus haute, une tête plus longue et plus prognathe, une peau plus foncée ; ce seraient les vrais Noirs. Les Bantous, plus petits, à tête moins longue et front moins bombé, peau plus claire, auraient leurs caractères nègres atténués par un croisement avec des éléments de race blanche descendus de la région des grands Lacs.

Cette distinction doit être abandonnée. Comme en Europe, les faits linguistiques trompent, plus qu'ils ne les aident, les recherches anthropologiques. Le nombre de types que l'on peut reconnaître est supérieur à deux et indépendant du langage. Bien que l'insuffisance actuelle de nos connaissances ne puisse nous fixer d'une façon catégorique, on peut [50] provisoirement en distinguer cinq, qui ont la valeur de sous-races.

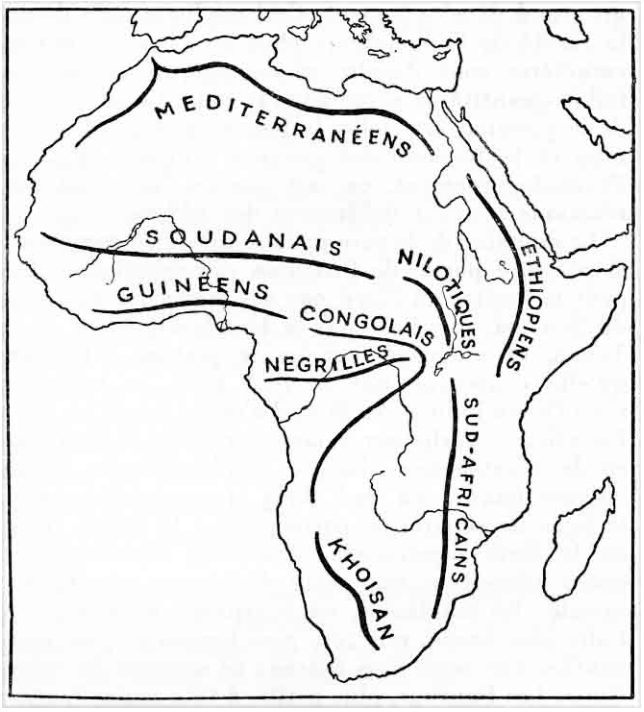

Fig. 7. — Les axes de distribution des races de l'Afrique

a) La mieux connue, sans doute parce qu'elle occupe une région où la pénétration européenne a commencé de longue date, est la *sous-race soudanaise*, encore appelée « Noirs de la brousse » ; elle correspond à la large zone de prairies et de savanes qui s'étend entre la forêt

équatoriale et le Sahara, du Sénégal au Kordofan. Malgré certaines différences [51] locales, les Noirs y sont de grande taille, 1,70 m ou plus, avec un corps élancé, un nez large mais sans excès, et une peau très noire. La tête est modérément dolichocéphale (ind. autour de 75) et le prognathisme accusé. Les Soudanais les plus typiques sont les Ouolof, les Noirs de Dakar. Plus à l'Est, sont les Malinké, les Bambara, les Haoussa, etc. Parmi tous ces peuples, les Sara, sur le Chari, se signalent par leur très haute stature (1,80 m) et leur tête beaucoup plus arrondie (ind. 80 à 82) ; ils forment un des centres de mésocéphalie de l'Afrique noire.

Tout le long du golfe de Guinée, dans la bande forestière qui va des pays de ce nom au Cameroun, vivent un grand nombre de petites tribus, de langues soudanaises comme les Noirs de la brousse voisins. Ils diffèrent cependant de ceux-ci du point de vue anthropologique : la taille est moins haute (1,64 m à 1,68 m), la peau plus claire, marron foncée avec des reflets rougeâtres. La tête est toujours modérément dolichocéphale, mais le nez est plus large et le prognathisme beaucoup plus faible. La forme générale du corps est plus trapue, avec un thorax plus développé et des membres inférieurs moins longs. C'est la *sous-race guinéenne* que l'on trouve représentée chez les Kissi, les Toma, les Yorouba, les Assini, les Achanti, etc.

La *sous-race congolaise* répond à la grande forêt équatoriale qu'elle déborde au Sud, le long des affluents du Congo. D'aspect beaucoup plus grossier que les autres Noirs, elle se distingue d'abord par sa plus faible stature : 1,60 m à 1,65 m. La peau est d'un brun plus ou moins foncé. La pilosité est plus forte. La tête tend vers la mésocéphalie (78 à 80), mais ce caractère est loin d'être aussi constant qu'on le dit. Le visage est bas et large, [52] aux pommettes très dessinées ; le nez, très large aussi, est parfois écrasé à la racine ; la bouche est grande, avec des lèvres très éversées. Limité à la partie inférieure de la face, le prognathisme est extrêmement fort. Le tronc est trapu et les membres, relativement courts, sont très musclés ; à l'inverse de la plupart des Noirs, le mollet est très apparent.

Cette sous-race est bien représentée dans le Gabon et le Congo ex-français, ainsi que dans le Congo ex-belge et l'Angola ; la plupart des populations qu'elle inclut appartiennent au groupe linguistique Bantou : Ba-Téké, Ba-Louba, Ba-Kongo, Ba-Konga, etc.

d) La *sous-race nilotique* forme un groupe homogène, circonscrit à la zone de marais et de prairies qui se développe autour du confluent du Nil et du Bahr-el-Ghazal ; ses représentants les plus septentrionaux s'arrêtent au-dessous de Khartoum, les plus méridionaux atteignent le lac Victoria. Là, sont les tribus des Dinka, des Nuer, des Shillouk, peuples exclusivement pasteurs. Leur taille, très élevée, va de 1,78 m à 1,82 m ; les individus de 2 m ne seraient pas rares. Corrélativement le corps est élancé, avec de longues jambes et de longs avant-bras. Sans atteindre le noir des Ouolof, la peau est très foncée et les cheveux très crépus. La dolichocéphalie est forte : c'est là que ce caractère atteint son degré maximum chez les Noirs. Le nez est large, mais non épaté, et le visage, long et orthognathe, a un aspect beaucoup plus européen que nègre. Les yeux, à demi fermés, lui donnent une expression particulière.

e) On peut enfin réunir, sous le nom de *sous-race sud-africaine* ou *zambézienne*, les Noirs qui vivent au Sud du Congo ex-belge, entre l'Angola et l'ancien [53] Sud-Ouest africain allemand à l'Ouest, l'Océan Indien à l'Est. Comme les Nilotiques, ils mènent une vie pastorale et à maintes reprises, ils ont été violemment brassés par les invasions et les guerres. Ils forment les tribus des Suahili, Cafres, Zoulou, Basouto, Betchouana, etc. Ici, la peau est relativement claire, avec prédominance d'une teinte chocolat. La stature dépasse légèrement la moyenne (1,67 m à 1,69 m). La tête est dolichocéphale avec un nez large et un prognathisme modéré. Les traits sont souvent assez fins et rappellent ceux des Européens. Le corps est beaucoup moins élancé que chez les Soudanais, et la largeur relative du bassin donne au buste une forme plus trapue.

Ce sont eux que l'on trouve à Madagascar où ils forment le fond de la population indigène. Mais, dans le centre de l'île, sont venus se superposer des éléments de race jaune, originaires de l'archipel malais, et qui correspondent à au moins deux invasions, l'une de Sumatra au III^{e} ou IV^{e} siècle, l'autre de Java vers 1555. C'est cette dernière qui avait fondé sur les hauts plateaux le royaume des Ho va.

II. — Race éthiopienne

La région la plus orientale de l'Afrique, essentiellement le plateau abyssin et la péninsule des Somali, est occupée par des hommes de caractères intermédiaires entre ceux des Noirs et des Blancs. Modérément dolichocéphales (ind. de 75 à 78) et d'une taille moyenne ou un peu supérieure à la moyenne (1,65 m à 1,67 m), les Ethiopiens ont une peau foncée, brun rouge à brun noir, qui rappelle les Nègres. Comme ceux-ci, ils ont un corps élancé avec un bassin étroit et des épaules larges, des avant-bras et des jambes longues, un mollet effacé et une pilosité réduite. Mais d'autres caractères sont ceux [54] d'Européens. Les cheveux ne sont pas crépus : ils sont seulement frisés ou même ondulés. La forme du visage est semblable à celle des Blancs ; la face décrit un ovale régulier, sans saillie des pommettes ; les lèvres sont minces, jamais éversées ; le nez est saillant, droit ou convexe, sans aucune tendance à la forme épatée des Noirs ; il n'y a pas de prognathisme.

La situation intermédiaire de la race éthiopienne la fait habituellement considérer comme résultant du métissage entre un groupe noir, qui devait être le premier habitant du pays, et des envahisseurs blancs venus d'Arabie ou de Basse-Egypte. Il en serait né une race « métamorphique », où les caractères hérités des deux progénitures auraient fini par se stabiliser en un tout relativement homogène. On peut cependant se demander si on n'aurait pas plutôt là un stock primitif, qui ne s'est nettement différencié ni dans le sens noir, ni dans le sens blanc. Ceci expliquerait pourquoi le type général des Ethiopiens est si différent de celui des mulâtres. Les croisements ne seraient intervenus que secondairement, modifiant en différents endroits la race indigène pour la rapprocher, tantôt des Noirs, tantôt des Blancs.

Les représentants typiques des Ethiopiens habitent le massif abyssin et ses dépendances. Ce sont les Galla et les Abyssins *sensu stricto* ou Amhara. Plus â l'Est, dans l'aride territoire de la Somalie et la bande semi-désertique qui la continue au Nord le long de la mer Rouge, sont les Somali et les Danakil. Moins purs que les précédents, ils ont

été modifiés par le flot incessant d'Arabes qui se déverse depuis des siècles sur cette partie de l'Afrique. Aussi leur teinte est-elle plus claire, leur tête plus dolichocéphale et leur taille plus élevée.

Au Nord de l'Abyssinie, la race éthiopienne occupe [55] la vallée du Nil, avec différentes peuplades auxquelles on donne le nom collectif de Nubiens et qui arrivent jusqu'à la deuxième cataracte. Là, cesse brusquement le domaine des races noires ou négroïdes : les anciens textes égyptiens nous apprennent qu'il en était de même 2 000 ans avant notre ère. La frontière anthropologique ainsi instituée n'a pas changé depuis 40 siècles.

Au Sud du massif abyssin, les Ethiopiens ont pénétré dans les populations noires de l'Afrique orientale et on en trouve des représentants du lac Rodolphe jusqu'à la hauteur de Zanzibar. Ils y forment des groupes très métissés auxquels on donne souvent le nom collectif de semi-Hamites : tels sont les Massaï, les Nandi et les Souk, hommes de taille élevée, 1,70 m, nettement dolichocéphales (ind. 73), à peau chocolat et cheveux frisés ou faiblement laineux. Dans tout le Nord du Soudan enfin, vit un peuple de pasteurs qui nomadise du Sénégal à la Nigeria, dans la zone de prairies située au Sud du Sahara, ce sont les Peuls. Leurs caractères, beaucoup plus européens que nègres, ont depuis longtemps attiré l'attention : peau d'un brun cuivré ou café au lait, cheveux ondulés, nez aquilin, visage plus ou moins orthognathe. Il est acquis maintenant qu'ils viennent de l'Est et représentent un mélange d'Ethiopiens avec des Noirs et des Arabes.

En définitive, on voit que la race éthiopienne a une plus large diffusion que ne le ferait penser un examen superficiel : pasteurs et par là nomades, ses représentants ont essaimé chez les peuples de race mélano-africaine qui les circonscrivent à l'Ouest et au Sud. Il est intéressant de noter que, partout où ils ont pénétré, ils se sont imposés à ceux-ci et ont pris une place sociale prépondérante. Leur influence irait même plus loin d'après certains [56] auteurs qui leur attribuent le développement des civilisations supérieures de la région du Zambèze. Mais cette thèse a besoin de preuves.

III. — Race négrille

Les anciens Grecs avaient signalé l'existence en Afrique de populations de très petite taille auxquelles ils donnaient le nom de Pygmées (du mot ħυγμή), coudée, distance du coude à la naissance des doigts, mesure qui vaut à peu près 46 cm). Ils les plaçaient en Haute-égypte et les écrivains de l'antiquité y faisaient souvent allusion : Homère, dans *l'Iliade*, parle des combats qu'ils avaient à soutenir contre les grues. Desservis par leur exagération, tous ces récits furent plus tard traités de fables.

Ce n'est qu'en 1874 que l'explorateur allemand Schweinfurth constatait la présence d'hommes de très faible stature en Afrique centrale, et prouvait par là que les légendes antiques avaient une base réelle. On sait maintenant que, dans la grande forêt équatoriale, vit une race spéciale, que sa petite stature et beaucoup d'autres dispositions séparent des Noirs proprement dits. Ce sont les Négrilles ou Pygmées centre-africains. Leurs caractères nous sont bien connus.

Le plus typique est évidemment la taille. Chez les Négrilles purs, elle est presque toujours inférieure à 1,50 m : chez la tribu des Efe, dans l'Ituri, la stature moyenne des hommes n'est que 1,44 m, celle des femmes 1,33 m ; une femme n'avait que 1,18 m ! C'est là, semble-t-il, le minimum observé dans l'humanité pour un individu normal. Mais ce caractère n'est pas le seul.

La peau des Négrilles n'est pas noire comme chez le » Nègres vrais : elle est brun jaune, d'une couleur [57] rappelant le vieux cuir. Les cheveux sont crépus, mais la barbe est bien développée ; sur le corps, la pilosité est bien prononcée, alors que les Noirs sont presque glabres. La tête est arrondie, faiblement dolichocéphale ou mésocéphale, avec un front bombé, des pommettes très larges, des yeux enfoncés, un visage très peu prognathe. Comme chez les Noirs, les lèvres sont épaisses, mais elles ne sont pas éversées et la supérieure a, sur la ligne médiane, une forme convexe très typique. Le nez est remarquablement large, plus large que haut sur certains sujets, fait exceptionnel en anthropologie ; vu de face, il a l'aspect d'un triangle

équilatéral, ce qui, combiné avec une bouche également très large, donne un curieux aspect au visage. Le menton est souvent en retrait, caractère primitif.

Les proportions du corps sont aussi très spéciales : la tête a des dimensions sensiblement identiques à celles des races de taille normale ; elle est donc très grande eu égard à la petitesse des Négrilles. Le corps est trapu. Les membres sont courts, les membres inférieurs surtout, nouvelle différence d'avec les Noirs, où les jambes ont un développement beaucoup plus marqué que dans toutes les autres races.

Tous ces caractères montrent que les Négrilles ne peuvent être considérés comme des Noirs en miniature. Il s'agit vraiment d'une race particulière. La différence s'étend même aux caractères physiologiques. Les glandes sudoripares sont plus abondantes que chez les Mélano-Africains, et les glandes sébacées ont une sécrétion d'une odeur particulièrement forte ; le pouls est moins rapide. Enfin la formule sanguine n'est pas la même : il y a abaissement du groupe O et élévation de B et AB.

Tous les Négrilles ont le même habitat : la forêt équatoriale qui s'étend sur une longueur de [58] 2 000 km de l'Atlantique aux grands Lacs, entre les 5es degrés de latitude Nord et Sud. Disséminés en petits groupements qui ne comprennent que quelques familles, ces petits hommes y mènent une vie très primitive, adonnée uniquement à la chasse et à la cueillette, changeant sans cesse de place, ne connaissant ni l'agriculture, ni l'élevage du bétail, ni le tissage ou la poterie. On ne sait rien sur leur origine quoique plusieurs hypothèses aient été émises à ce sujet. Il semble qu'ils ont eu jadis une plus grande extension car les traditions des Noirs les signalent dans des régions où ils n'existent plus aujourd'hui.

IV. — Race Khoisan

(race stéatopyge ou race boschimane)

À l'extrémité Sud-Ouest de l'Afrique, vivent actuellement deux groupes humains en voie de disparition, les Boschimans et les Hottentots. Bien qu'ils offrent certaines différences, on peut les considérer comme une même race, la race Khoisan, ainsi appelée du terme Khoi, par lequel les Hottentots se désignent eux-mêmes, et de celui, San, par lequel ils nomment les Boschimans.

Les *Boschimans* sont les mieux caractérisés. Ce sont des hommes de petite taille quoique non pygmées, 1,52 m en moyenne, et d'un corps particulièrement gracile. Une grosse différence d'avec les Noirs est la teinte de leur peau, qui va du jaune au jaune cuir, et rappelle les Mongols d'Asie. La ressemblance avec ces derniers est encore accentuée par la forme des yeux, à fente palpébrale étroite et légèrement oblique, mais la disposition dite pli mongolique est exceptionnelle. Par contre, les cheveux sont extrêmement crépus, plus même que chez les Noirs proprement dits et le corps est tout à fait dépourvu de pilosité.

La tête est petite, faiblement mésocéphale (ind. 75 à 77), avec un front bombé. La face, aplatie, a des pommettes saillantes et un menton fuyant ; elle est à peine prognathe. Le nez est large ; une disposition caractéristique est l'effacement de sa moitié supérieure, ce qui exagère encore l'aplatissement de la face. Les lèvres sont charnues, mais non éversées. L'oreille, très petite, est dépourvue de lobule.

D'autres dispositions distinguent le corps : la plus visible est la forte concavité des reins qui détermine une saillie en arrière de toute la région fessière. Le phénomène s'exagère encore chez beaucoup de femmes, où cette région offre une accumulation de graisse comme il n'en existe dans aucune autre race ; c'est la « stéatopygie ». Elle va de pair avec une série de particularités curieuses des organes génitaux.

Cet ensemble de caractères donne aux Boschimans une place très à part parmi les races de l'Afrique. Certains de leurs traits rappellent les races jaunes, d'autres les races noires, d'autres leur sont propres et ne se retrouvent nulle part ailleurs. On comprend que les anthropologistes aient hésité sur leurs affinités. Beaucoup les ont rapprochés des Négrilles, considérant les uns et les autres comme les représentants africains d'une race primitive de Pygmées qui aurait précédé celles de grande taille. Mais les Boschimans ne sont pas des Pygmées et leurs caractères diffèrent beaucoup de ceux des Négrilles. On a plutôt là un très vieux stock humain qui s'est développé aux dépens de la souche commune des races noires, mais à un stade précoce et alors que la plupart des caractères de celles-ci n'étaient pas encore différenciés.

Réduits actuellement â une trentaine de tribus rejetées dans le désert de Kalahari, ces petits hommes y mènent une vie misérable, adonnée [60] exclusivement à la chasse et à la cueillette des végétaux. Ils ont une langue très particulière et des mœurs très primitives. Diverses raisons donnent à penser qu'ils habitaient jadis beaucoup plus au Nord et avaient une civilisation plus développée.

Les *Hottentots* ont des caractères physiques voisins des précédents, mais leur stature est plus haute et atteint 1,60 m ; leur tête est dolichocéphale (ind. 72 à 73), avec une voûte plus élevée. La peau est peut-être plus foncée et le nez moins large. Par contre, chez eux aussi, le corps est maigre et sec, les cheveux sont très crépus, la stéatopygie est encore plus développée et l'œil a fréquemment la forme oblique des Mongols.

On considère souvent les Hottentots comme le produit d'un métissage entre les Boschimans et les Noirs sud-africains ; peut-être, au contraire, représentent-ils une forme plus ancienne, plus voisine de la souche commune des Khoisan ? Leurs affinités vont en tout cas plus vers les Ethiopiens que vers les Noirs proprement dits.

D'une civilisation matérielle supérieure à celle des Boschimans, les Hottentots sont un peuple de pasteurs qui semble, lui aussi, venu du Nord et, au moment de l'arrivée des Européens, occupait tout le Sud de l'Afrique, en repoussant les Boschimans vers les zones désertiques. Actuellement les tribus les plus pures, celles des Nama, sont localisées dans la steppe méridionale de l'ancien Sud-Ouest africain allemand.

Dans les autres régions, les Hottentots se sont croisés avec les Européens pour donner des groupes métis dont le plus connu est celui des Rehoboth.

LES RACES HUMAINES

Chapitre IV

L’INDE

Énorme territoire de 530 000 000 d'habitants (1961), soit le sixième de la population du globe, l'Inde est une région bien définie du point de vue géographique. Sa partie péninsulaire forme un triangle surélevé, couvert de forêts et de jungles, le plateau de Deccan. Entre celui-ci et l'Himalaya s'étend la large dépression de l'Hindoustan, avec les plaines du Gange et de l'Indus. Ce n'est que par leurs extrémités que l'Inde communique avec le reste de l'Asie : à l'Ouest, le Pendjab passe au plateau iranien et aux steppes du Turkestan ; à l'Est, le Bengale donne accès sur la Birmanie et la Chine. Les premiers de ces pays appartiennent, comme nous le savons, au domaine des races blanches ; nous verrons plus loin que les seconds se rangent dans celui des races jaunes. L'Inde est ainsi située au confluent de deux mondes anthropologiques. Elle en reçoit une partie de ses habitants. Mais d'autres Indiens ont une peau foncée qui les rattache aux races noires ou aux types les plus primitifs de l'Océanie. Il en résulte une complexité anthropologique qui a longtemps déjoué les efforts des chercheurs. Elle commence seulement maintenant à s'éclaircir.

Les vieux livres sanscrits des Védas nous apprennent, qu'à une époque qu'on peut fixer au XV^e^ siècle [62] avant notre ère, le Nord-Ouest du pays fut envahi par des populations de langue et civilisation aryennes qui étendirent peu à peu leur emprise sur une grande partie de la péninsule. Les envahisseurs se décrivaient eux-mêmes comme grands et de couleur claire, tandis qu'ils représentaient les indigènes comme des Noirs de petite taille, à la face et au nez aplatis. Pendant longtemps, on considéra ce dualisme comme la base même de l'anthropologie de l'Inde. Il n'y aurait eu là que deux grandes races : une blanche qui était dite « aryenne » et une noire qui fut appelée « dravidienne », du nom des langues indigènes du Sud du Deccan.

Le système des castes, dont on connaît l'extrême développement dans l'Inde, aurait eu pour but, sinon de conserver la pureté raciale des envahisseurs, au moins de limiter les croisements. Il correspondrait, lui aussi, à une différence anthropologique. On faisait remarquer à cet effet que, parlant des quatre castes fondamentales, le livre du Mahâbhârata dit que celle des Brahmanes, les prêtres, est blanche, celle des Kshatriyas, les guerriers, est rouge, celle des Vaishyas, les marchands, est jaune, celle des Soudras, les artisans, est noire ; et le mot sanscrit pour caste est le terme « varana » qui signifie « les deux couleurs ». Corrélativement, l'anthro-pologiste anglais Risley a déclaré que, plus la caste est élevée, plus l'indice nasal est faible, c'est-à-dire le nez devient étroit.

Les faits sont en réalité beaucoup plus complexes. Il apparaît maintenant que ce qu'on avait appelé race dravidienne est un mélange de groupes très divers et dont les affinités sont loin d'être élucidées. L'élément blanc correspond certainement à plus d'une race. En certaines régions, des éléments de race jaune sont venus se superposer aux précédents. [63] La répartition de cet ensemble est beaucoup plus indépendante des castes qu'on ne l'avait cru d'abord. Elle ne présente, en outre, aucune relation avec la langue : il est des populations à peau claire qui parlent des langues dravidiennes, alors que d'autres, nettement noires, utilisent des langues aryennes. On doit distinguer dans l'Inde quatre stocks fondamentaux : la race vedda, la race mélano-indienne, deux ou trois races blanches, enfin une ou deux races jaunes (fig. 8).

I. — Vedda et Veddoïdes

Il existe à Ceylan, réfugiée dans les montagnes et les forêts de l'Est de l'île, une population très primitive, qui ne comprend plus que quelques milliers d'individus et présente une civilisation tout à fait rudimentaire ; ce sont les Vedda. Leur type physique diffère beaucoup de celui des autres insulaires : la taille est très faible (1,54 m à 1,56 m), la peau brun foncé, mais pas noire ; également foncés, les cheveux sont longs et ondulés, mais la barbe est très peu fournie et la pilosité du corps très réduite ; la tête, très dolichocéphale (ind. 75), est caractérisée par un front fuyant et la forte saillie des arcades sourcilières, sous lesquelles les yeux paraissent comme enfoncés ; le visage, bas et large, offre une certaine ressemblance avec celui des enfants ; le nez est large aussi et à racine très déprimée ; les lèvres sont légèrement saillantes, mais non éversées. Il n'y a pas de prognathisme.

L'attention a été attirée depuis longtemps sur ce type, qui a une ressemblance marquée avec celui des Australiens, et est un des plus primitifs de l'humanité actuelle. Malgré le petit nombre de ses représentants, on doit en faire une race spéciale, qui ne se laisse ranger ni dans le groupe des Blancs, ni [64] dans celui des Noirs, la race vedda. Sa position systématique est discutée.

Du point de vue de leur civilisation, les Vedda de Ceylan sont non moins primitifs ; vivant uniquement de la chasse, de la pêche ou de la cueillette des fruits, ne sachant pas se bâtir de demeures, il y a peu de temps encore, ils n'utilisaient que des armes de bois ou de pierre. Ils sont les derniers vestiges des Hommes de l'âge de la Pierre taillée qui occupaient l'île avant l'arrivée des Cingalais. Mais leur territoire ne s'arrête pas là.

On reconnaît en effet aujourd'hui que toute une partie des Indiens à peau foncée relève aussi des Vedda ; seulement, chez eux, les caractères de la race sont plus ou moins atténués, en particulier le front est droit et les arcades sourcilières moins saillantes. On peut les qualifier de « Veddoïdes ». Ils correspondent très approximativement à ce que certains auteurs ont appelé les Prédravidiens, ou encore les « Dravi-

diens platyrhiniens ». Localisés au Deccan, ils y constituent des populations primitives, adonnées à la cueillette et à la chasse ou pratiquant une agriculture rudimentaire à la houe. Dans le Sud de la péninsule, ils forment un grand nombre de tribus, habitant des régions montagneuses : Kouroumba, Kader, Paniyan (taille 1,56 m, ind. 73,3), etc. Elles ont une peau très foncée, une taille petite, de grosses lèvres, un visage très arrondi avec un menton fuyant. Dans le Nord du Deccan et les collines qui le prolongent jusqu'au Gange, ils forment de plus grands groupes à taille plus haute, face plus longue et peau plus claire. Les Bhil et les Gond (taille 1,59 m ; ind. 76,2) sont les plus connus.

Diverses données laissent supposer que les Vedda ont eu jadis une encore plus grande extension : à l'Est de l'Inde, on les rencontre dans la péninsule [65] malaise et peut-être l'Indonésie : ils y forment de petits groupes, submergés par les populations avoisinantes, et en voie de disparition. A l'Ouest de l'Inde, on en a signalé en Arabie méridionale, où ils seraient mélangés aux brachycéphales arménoïdes de l'Hadramaut. Le fait est important, mais il mériterait confirmation.

II. — Les Mélano-Indiens

Comparés aux Vedda, les Mélano-Indiens ont une peau plus foncée, mais leur visage est plus affiné et leur nez plus mince (ce sont, très approximativement, les « Dravidiens mésorhiniens » de divers auteurs) ; leur menton n'est pas fuyant ; leurs lèvres sont pleines, mais non éversées. N'était la couleur de la peau, on pourrait les prendre pour des Européens. Leur taille est plus haute que celle des Vedda : 1,62 m ; les cheveux sont plus bouclés sans être crépus, et la tête est toujours dolichocéphale.

Comme les Ethiopiens, mais d'une façon différente, les Mélano-Indiens ont donc des caractères intermédiaires aux Blancs et aux Noirs. Certains les rattachent aux premiers, et plus spécialement au complexe méditerranéen. La plupart les placent dans les seconds où ils feraient le pont entre les Noirs d'Afrique et ceux d'Océanie. C'est, en tout cas, une très importante race, beaucoup plus évoluée que celle des Vedda, tant au point de vue somatique qu'à celui de la civilisation.

Plus ou moins mélangés à ceux-ci ainsi qu'aux brachycéphales blancs, ils forment la base de la population du Deccan. En deux régions, ils sont particulièrement purs : au Nord-Est, où ils constituent un gros groupe qui occupe les derniers contreforts du plateau jusqu'à la plaine du Gange ; ce sont les Mounda et quelques autres peuples ; leur langue n'est ni dravidienne ni [66] aryenne. Au Sud-Est, ils s'étendent le long de la côte de Coromandel et leurs principaux représentants sont les Tamil (stature : 1,62 m ; ind. 76,2), peuple de langue dravidienne, adonné au tissage et à l'agriculture, et qui a atteint un haut degré de civilisation. Bien qu'essentiellement de langue aryenne, la plupart des Cingalais se rattachent à ce type.

Il est difficile de dire si les Mélano-Indiens sont arrivés dans l'Inde secondairement ou s'ils peuvent y être considérés comme indigènes. Pour certains auteurs, ils étaient là avant les Vedda, qui les ont ensuite refoulés vers l'Est. Pour d'autres, les Vedda furent les premiers habitants. En tout cas, les deux races sont en contacts étroits et ont fortement influé l'une sur l'autre. Ainsi la peau très foncée des Veddoïdes du Sud est probablement due à une influence mélano-indienne. Bien des recherches seraient encore à faire sur toutes ces populations.

III. — Blancs et Jaunes de l'Inde

De nombreux Indiens appartiennent aux races blanches. Surtout localisés à la plaine indo-gangétique, il ne fait pas de doute qu'ils ont pénétré dans la péninsule après les deux races précédentes, et qu'ils venaient du Nord-Ouest, des régions de l'Iran et du Turkestan. Ce sont eux qui ont apporté à l'Inde les langues et la civilisation indo-européenne, avec la pratique de l'agriculture à la charrue, probablement aussi le patriarcat. Arrivés vers la fin du II^{e} millénaire avant J.-C, ils ont refoulé dans les montagnes et dans les jungles les Mélano-Indiens et les Vedda, tandis qu'eux-mêmes occupaient toutes les plaines et les vallées cultivables, régions où on les trouve encore aujourd'hui. Trois races peuvent y être reconnues.

La plus typique est l'indo-afghane, que nous [67] avions déjà rencontrée en Afghanistan. De taille élevée, elle se caractérise par une

peau claire, au ton chaud. Le corps est grand et bien proportionné. La tête, aux traits réguliers, est dolichocéphale, avec un front droit, un visage allongé, un nez rectiligne, à peine plus large que celui des Européens. Les cheveux, ondulés, sont peut-être moins noirs que ceux des groupes précédents ; dans certains cas, ils sont châtains. Les yeux sont foncés, mais il y en a parfois de gris. Dans l'ensemble, on a là une belle race qui frappe par la finesse de sa taille et l'harmonie de ses proportions.

On a voulu la rattacher aux Nordiques, thèse qu'infirme l'absence rigoureuse de cheveux blonds et d'yeux bleus. Il ne fait pas de doute qu'elle n'appartienne au groupe méditerranéen ; c'en est le chaînon le plus oriental.

La race indo-afghane occupe surtout le bassin de l'Indus et la plaine du Gange ; elle est particulièrement pure chez les Sikh et les habitants du Pendjab (stature des Sikh : 1,72 m ; ind. : 73,8). On admet généralement que c'est elle qui a introduit les langues indo-européennes et le système des castes. De fait, dans la région du Gange et en certains points du Deccan, son type est mieux marqué dans les castes supérieures. C'est à elle qu'on doit rattacher la tribu, longtemps énigmatique, des Toda : groupe de pasteurs, réduit à 586 individus, qui vit dans les montagnes du Deccan méridional et qui, bien que parlant une langue dravidienne, se distingue par sa haute taille, son nez mince, sa teinte claire et sa forte pilosité de toutes les populations avoisinantes.

Sur le Bas-Indus et dans l'Ouest du Deccan, les Blancs relèvent d'un type racial différent, et dont on n'a compris que récemment la large diffusion : brachycéphales de taille moyenne (1,65 m), avec [68] une tête haute et un occiput aplati (ind. : 81 à 82), une face courte, un nez long et souvent convexe, une peau claire ou légèrement brune, des cheveux et des yeux foncés, une barbe très richement fournie. Venu lui aussi de l'Ouest, où il se relie aux brachycéphales de l'Asie antérieure, ce type a été décrit comme alpo-dinarique. Il semble qu'on puisse le rapporter à la race anatolienne. C'est à lui, et non à un élément mongolique comme on le croyait autrefois, qu'il faut attribuer la grande proportion de brachycéphales dans les régions cultivées du Deccan occidental. On l'a rattaché aux Scythes de l'antiquité, supposition purement gratuite, car nous ignorons tout de son histoire. Peut-

être a-t-il eu un rôle important dans la propagation de la civilisation indo-européenne ?

Une dernière race blanche est enfin la sud-orientale, dont l'influence se fait sentir dans tout l'Ouest de l'Hindoustan, principalement chez les hautes classes des Musulmans.

Tandis que l'action des Blancs s'exerçait par le Nord-Ouest, celle des Jaunes s'est manifestée par le Nord-Est, le long de la vallée du Brahmapoutre et à travers la Birmanie. Beaucoup moins prononcée que la précédente, elle est due aux deux races centro-mongole et sud-mongole ; elle est particulièrement marquée contre l'Himalaya et dans l'Assam. Elle se traduit par l'aplatissement de la face et du nez, la saillie des pommettes, et la présence fréquente de la bride mongolique. Elle a à peine atteint le Bengale, bien qu'en certains endroits de la côte de Coromandel, divers groupes aberrants trahissent l'influence d'un élément mongolique sur les Vedda primitifs.

LES RACES HUMAINES

Chapitre V

L'ASIE TRANS-HIMALAYENNE

Si on fait abstraction de l'Asie antérieure, on constate que le puissant massif de l'Himalaya sépare le reste du continent en deux aires anthropologiques distinctes. Au Sud c'est l'Inde, avec ce mélange de races noires et blanches que nous avons étudié au chapitre précédent. Au Nord, s'étend le domaine des races jaunes : couvrant tout le centre, le Nord et l'Est de l'Asie, il comprend la Chine, l'Indochine et la majeure partie de la Sibérie ; vers le Sud-Ouest, il ne dépasse pas le Turkestan, mais vers le Nord-Ouest, il franchit l'Oural et déborde sur la Russie d'Europe. Certes, le terme de « trans-himalayen » n'exprime qu'imparfaitement la situation de cet énorme territoire ; il en marque du moins un des traits essentiels.

Les races qui habitent là ont un grand nombre de caractères communs. La peau est jaune, d'un jaune clair plus ou moins terreux ou encore couleur de froment. Les cheveux sont droits et lisses, sans aucune tendance à boucler ni même à décrire des ondulations ; en coupe, ils sont volumineux et ont une section arrondie. La pilosité du corps est faible ; la barbe et la moustache sont réduites.

Sans être jamais très grande, la taille est variable ; de même la forme du crâne, bien qu'elle tende toujours à la brachycéphalie. Le visage est caractéristique. [70] Il se distingue d'abord par sa largeur et son aplatissement : les pommettes saillent en avant ; la racine du nez ne proéminant pour ainsi dire pas, il s'ensuit que, dans les cas les plus accusés, on peut placer transversalement une règle d'une pommette à l'autre, ce qui serait impossible dans les autres races. L'œil enfin, à la fois oblique et bridé, a la forme très spéciale qui a été décrite plus haut.

On a longtemps considéré les Jaunes d'Asie comme formant une seule race, la race mongole. La connaissance plus approfondie qu'on en a maintenant montre que leurs divers groupes diffèrent autant entre eux que les races des Européens. Mais une classification rigoureuse est difficile à établir : si l'on songe que, dans l'énorme bloc des 700 000 000 de Chinois, c'est à peine si 6 000 à 7 000 sujets ont été vraiment étudiés, on voit tout le chemin qui reste encore à parcourir ! Provisoirement, on peut distinguer cinq races, échelonnées du Nord au Sud. Les trois principales, celles où les caractères « jaunes » sont à leur maximum, peuvent être appelées : Nord-mongole, Centro-mongole et Sud-mongole. Elles englobent la très grande majorité des Jaunes d'Asie. La première et la troisième sont brachycéphales, la seconde mésocéphale.

Le gros bloc qu'elles forment est encadré au Nord et au Sud par deux autres races, la sibérienne et l'indonésienne. Ici les caractères jaunes sont très atténués et le crâne est mésocéphale. Ainsi, du Nord au Sud, brachycéphalie et mésocéphalie alternent régulièrement (fig. 8).

Mais ces cinq races ne sont pas les seules à occuper l'Asie trans-himalayenne ; il existe encore, à l'extrême Est du continent, une race blanche aberrante, en voie de disparition, la race aïnou. Nous l'examinerons d'abord.

I. — Race Aïnou

Les Japonais ne sont pas indigènes dans leurs îles. Lorsqu'ils y arrivèrent, elles étaient occupées par un peuple dont la civilisation en était encore au stade de la Pierre polie, les Aïnou. Peu à peu refoulés, ceux-ci occupaient encore, au III^{e} siècle, toute l'île de Yézo et la moitié Nord de celle de Nippon. En 1961, ils étaient réduits à 17 000 sujets, localisés à une partie de Yézo et la moitié Sud de Sakkaline. C'est à la même race semble-t-il qu'appartenaient les habitants primitifs des Kouriles.

Les Aïnou sont des hommes de petite stature (1,58 m), à la peau d'un blanc mat sale, parfois rosée aux pommettes. Leurs membres sont épais et leur corps trapu. Les cheveux sont abondants, noirs et ondulés. Tout leur système pileux est extrêmement fourni, non seulement sur le corps, principalement la poitrine et les cuisses, mais aussi au visage où la barbe est très développée. Une conséquence curieuse est que cette pilosité était devenue pour la race une sorte d'idéal esthétique et que les femmes se faisaient tatouer une moustache. Elle s'oppose à ce qu'on observe chez les Mongols où corps et visage sont presque glabres.

La tête, presque dolichocéphale (ind. 76,5), a des arcades sourcilières marquées, sous lesquelles les yeux paraissent enfoncés dans les orbites. Le nez est droit ou concave, la face orthognathe. Les yeux, brun sombre ou brun clair, n'ont pas de pli mongolique ; leur forme allongée et une légère saillie des pommettes sont les seules parties de la figure rappelant les races jaunes.

Tous ces caractères montrent que les Aïnou doivent être rangés parmi les Blancs ; ils y représentent une race spéciale. Mais comment expliquer leur [72] présence si loin de l'Europe, sur des îles qui sont à l'extrême Est de l'Asie ? On les avait, pour ce faire, tour à tour rapprochés des Australiens, des Indiens et des Indonésiens. Toutes ces thèses se défendent mal, bien que la première ait été reprise depuis plusieurs années par un certain nombre d'anthropologistes. On admet plus vo-

lontiers que les Aïnou se rattachent à des populations blanches qui occupaient autrefois le Nord de la Sibérie. Submergées plus tard par les Jaunes, elles auraient par la suite presque complètement disparu. Les Aïnou en seraient un des derniers restes ; longtemps sauvegardés par leur situation insulaire, ils ont fini à leur tour par se laisser refouler par les Japonais et leur disparition n'est plus qu'une question d'années.

II. — Race sibérienne (race paléo-sibérienne)

Toute une partie de la Sibérie est maintenant colonisée par les Russes, mais les forêts et les plaines glacées du Nord abritent divers peuples, chasseurs ou pasteurs, dont la vie est étroitement adaptée aux dures conditions des régions arctiques. On avait cru qu'ils appartenaient à une même race. On a dû reconnaître qu'il y avait là un complexe anthropologique. Certains sont nettement jaunes et se rattachent à la race mongole septentrionale que nous examinerons plus loin. Mais chez d'autres, les traits mongols sont atténués et laissent percer des affinités européennes. Il semble que ce soient des populations mixtes résultant d'un mélange très ancien entre les Blancs primitifs auxquels il a été fait allusion plus haut et des Jaunes, probablement eux aussi primitifs et venus du Sud. Pressés plus tard par les Mongols, ces premiers Sibériens se seraient réfugiés dans les forêts et sur les toundras.

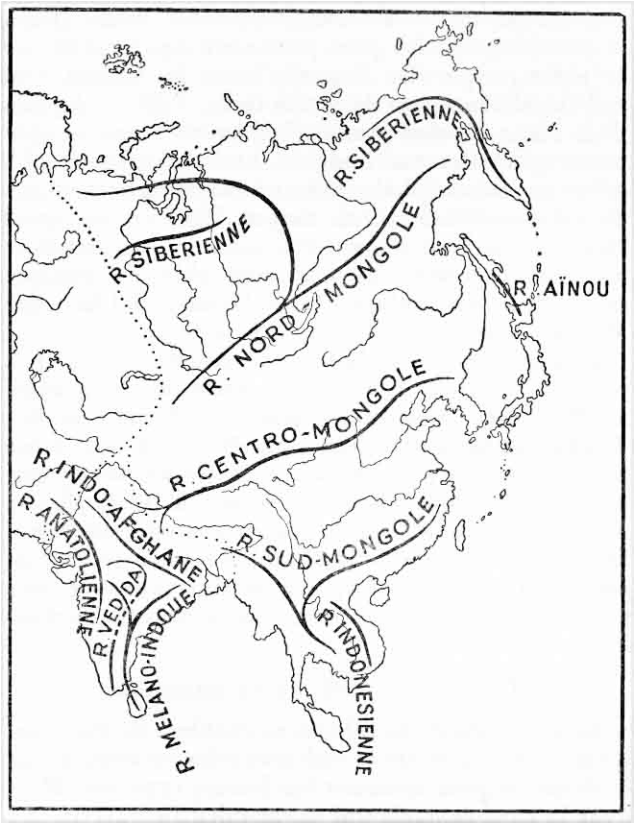

Fig. 8. — Les axes de distribution des races de l'Inde et de l'Asie transhimalayenne. Les traits pointillés marquent les limites des deux aires

Mais leurs traits accusent leur origine et, comme les processus qui ont présidé à celle-ci n'ont pas été identiques dans toutes ces populations, elles sont plus ou moins hétérogènes. C'est un peu arbitrairement [74] qu'on les réunit en une même race.

Les Sibériens les plus purs sont représentés par le petit peuple des Vogoul, entre le moyen Obi et l'Oural : hommes de petite taille, 1,56 m, à peau d'un blanc à peine jaunâtre, cheveux noirs ou châtains, généralement ondulés, barbe clairsemée. Le crâne est mésocéphale, avec un certain pourcentage de dolichocéphales (ind. moyen 79,3) ; il est aussi très bas ; la face est aplatie, mais moins que chez les vrais Mongols. Les yeux sont obliques quoique sans bride mongolique. Les Ostiak, à l'Est des Vogoul, n'en diffèrent que très peu.

La région centrale du littoral sibérien est occupée par les Yakhoute qui sont de vrais Mongols, mais à l'Est les Tchouktchi, puis les Koriak et les Youkaghir appartiennent peut-être à la race sibérienne. Les plus nombreux sont les premiers, qui habitent la pointe Est de l'Asie, où ils confinent aux Eskimo dont ils sont les ennemis héréditaires. Un peu plus grands (1,62 m) et plus brachycé-phales (82) que les Vogoul, ils ont, et avec eux tous les Sibériens orientaux, des caractères mongoloïdes plus accusés.

III. — Les trois races mongoles

Échelonnées de la Sibérie orientale à la Malaisie, les races nord, centre et sud-mongoles correspondent à ce qu'on peut nommer les Jaunes typiques. Mais c'est la *nord-mongole* qui est la mieux caractérisée : peau jaunâtre, cheveux lisses et raides, pilosité du corps faible, tête brachycéphale (ind. 84 à 87) et à voûte basse, face très aplatie aux pommettes proéminentes, nez très déprimé à la racine, œil toujours bridé. Ajoutons que sa taille est modérée : 1,62 m à 1,64 m, et son nez moyennement large.

Les Nord-Mongols habitent essentiellement la [75] grande zone de steppes et de hauts plateaux qui va de la Mandchourie et de la Sibérie orientale à la Mongolie et au Turkestan russe. Là sont les diverses tribus des Mongols *sensu stricto,* des Toungouse, des Ghiliak, des Bouriate, etc. Les Yakoute, groupe de langue turque, qui occupe une importante portion de la zone arctique, entre les Sibériens orientaux et les occidentaux, s'y rattachent racialement. Il en est de même de deux groupes d'habitat européen : les Kalmouk d'Astrakhan, fixés depuis 1630 sur les rives de la Caspienne, et les Samoyèdes, qui vivent à l'Est de la mer Blanche, sur le littoral septentrional de la Russie et jusqu'à l'Iénisséi.

Dès qu'on arrive à la Chine proprement dite, avec les riches terres à alluvion du Hoang-Ho et du Yang-tsé-kiang, on rencontre une nouvelle race, à caractères mongoloïdes moins accusés, bien que la teinte de la peau y soit plus jaune : la *race centro-mongole* (race sinide ou sinienne) : de stature élevée, 1,67 m à 1,69 m, elle a une tête mésocé-

phale (ind. 78) dont la voûte, carénée sur la ligne médiane, frappe par sa hauteur. Par rapport aux Nord-Mongols, les pommettes sont moins proéminentes et la face plus longue ; la bride mongolique est moins marquée, le nez est parfois aussi saillant que chez les Européens.

Cette race, qui occupe la majeure partie de la Chine, répond avant tout à ce qu'on peut appeler les vrais Chinois, les agriculteurs des terres jaunes. C'est à elle aussi qu'il faut sans doute rapporter la plupart des « Barbares » de l'Ouest, nom sous lequel les Chinois désignent les populations insoumises des montagnes occidentales de leur empire ; à l'Est, elle se retrouve en Corée, où elle est plus ou moins mélangée à la précédente. À l'Ouest, elle [76] occupe une partie du Tibet et envoie quelques éléments jusque dans le Siam et en Birmanie.

Du Nord au Sud de la Chine, la taille s'abaisse et la tête s'arrondit. Sans qu'il soit possible d'établir une limite nette, on passe ainsi progressivement à une troisième race, dite *sud-mongole* (race paléomongolienne ou paréenne). Ici la taille est basse (1,58 m à 1,60 m) et le corps généralement grêle. La peau est d'un jaune tirant sur le brun. La tête est très courte (ind. 80 à 85) et moins basse que chez les Nord-Mongols. La face est large avec une tendance caractéristique à l'arrondissement ; souvent sa partie inférieure est plus ou moins prognathe. Le nez aussi est large, avec des narines dilatées. Bien que l'œil soit allongé et oblique, la bride mongolique fait plus d'une fois défaut.

La race sud-mongole est celle de la région tropicale du Sud-Est de l'Asie : Sud de la Chine, Birmanie, Siam et Indochine. Elle se prolonge en Malaisie où elle participe à la formation du type deutéromalais qui sera examiné au chapitre suivant. On la rencontre encore au Tibet et au Japon. Dans tous ces pays, elle se présente sous des aspects divers qui traduisent des mélanges avec des populations antérieures. Nous nous bornerons à ce qui concerne l'Indochine et le Japon.

Dans la première de ces régions, les Sud-Mongols forment le fond de la population de l'Annam et de la Cochinchine ; ce sont les Vietnamiens proprement dits, peuple de 16 000 000 environ d'habitants, que ses traditions font venir de la Chine centrale. Ils ont le type sud-mongol assez net, mais les habitants du Tonkin sont un peu plus hauts (1,59 m) et plus foncés que ceux de l'Annam et de la Cochinchine (1,57 m) ; ils ont aussi le nez plus large. Les caractères jaunes sont beaucoup moins accusés chez les [77] Cambodgiens, les descendants

des anciens Khmers : leur taille s'élève à 1,65 m, leur peau est plus foncée, leurs cheveux peuvent être ondulés, leurs yeux sont rarement obliques. On a vu là l'influence de l'élément hindou qui a apporté dans cette région, au I^er^ siècle de notre ère sa civilisation ; il semble y avoir eu surtout action d'un élément vedda.

Les Japonais ont une taille moyenne de 1,58 m, un indice céphalique plus bas que les Mongols méridionaux vrais, 78 à 80, une peau relativement claire. On distingue chez eux deux types différents. Le type fin ou type de Choshiu a le visage allongé avec un front haut, un nez plus mince et parfois proéminent. Le type grossier ou type de Satsuma a la face large, les pommettes plus saillantes, le nez plus dilaté. On ne sait si ces deux types correspondent à deux races distinctes, ou seulement à des différences de constitution. Il est en tout cas certain que les Japonais résultent du mélange de plusieurs groupes anthropologiques. Le plus important provient d'envahisseurs arrivés bien avant l'ère chrétienne et originaires probablement d'Indonésie. Refoulant les Aïnou primitifs, ils se sont plus ou moins mélangés à eux. Mais d'autres apports s'y sont ajoutés, venus de Corée et de Chine. Malgré les nombreux travaux des auteurs japonais, la part exacte de chacune de ces composantes n'a pas encore été dissociée.

IV. — Race indonésienne

(race nésiote ou proto-malaise)

La zone de montagnes et plateaux qui surplombe l'Annam jusqu'au Cambodge est habitée par des tribus sauvages, auxquelles les Annamites ont donné le nom collectif de Moïs. Elles correspondent à une nouvelle race, que nous retrouverons en [78] Indonésie, où elle forme le fond de la population.

Essentiellement chasseurs, ou ne pratiquant qu'une agriculture rudimentaire, vivant presque nus, les Moïs ont un type physique très différent de celui des autres Indochinois. Leur stature est petite, 1,57 m en moyenne ; leur peau est d'un blanc basané rougeâtre et leurs cheveux plus ou moins ondulés ; leur tête est mésocéphale ou faiblement dolichocéphale (ind. moyen 77) ; leurs pommettes sont saillan-

tes, mais la face a une forme losangique. Le nez est droit, parfois concave, parfois aussi proéminent. Les yeux sont rectilignes et non obliques, et il n'y a pas de bride mongolique.

La situation anthropologique de cette race a été discutée. Elle offre beaucoup de traits semblables à ceux des Européens, et certains l'ont incluse dans la race méditerranéenne. On l'a aussi rapprochée des Vedda. Il est plus simple de la considérer comme une race jaune à caractères extrêmement atténués : c'est une de ces races primitives, comme nous en avons déjà rencontré dans l'Inde, où les traits différentiels des grands groupes noir, jaune ou blanc sont à peine accusés. Elles sont certainement plus près que les autres races mongoliques de la souche commune de l'humanité.

Les Indonésiens devaient avoir autrefois une plus vaste répartition en Asie méridionale, et il n'est guère douteux qu'ils ont occupé la plus grande partie de l'Indochine. Mais les Sud-Mongols, — Annamites et Siamois, — les ont repoussés, en s'en assimilant sans doute certains éléments. Les Moïs n'en sont pas le seul reliquat : il existe un fond indonésien chez les Naga de l'Assam et divers peuples de Birmanie, ainsi que chez les Mân et certains Thô du haut Tonkin et du Yunnam. Peut-être peut-on le suivre jusqu'au Tibet ?

LES RACES HUMAINES

Chapitre VI

LE MONDE OCÉANIEN

Le mot Océanie doit être pris ici sous son sens le plus large, c'est-à-dire qu'il englobe non seulement les trois archipels du Pacifique, — Mélanésie, Polynésie et Micronésie, — mais aussi l'Australie et l'Indonésie. Nous joindrons à cet ensemble la péninsule de Malacca et les îles Andaman du golfe du Bengale.

Il est connu que les subdivisions de l'Océanie ne sont pas tant géographiques qu'anthropologiques. Chacune en effet, Micronésie à part, se trouve être l'habitat à peu près exclusif d'un groupe humain particulier : Polynésiens, Malais, Mélanésiens et Australiens représentent autant de types physiques, voire de races indépendantes. Il semblerait, dans ces conditions, qu'il n'y ait pas intérêt à réunir toutes ces régions insulaires, et qu'il soit préférable d'en faire autant d'aires anthropologiques. Les études récentes ont cependant montré que les choses étaient plus complexes qu'il ne le paraissait. A côté des races dominantes coexistent, dans beaucoup d'îles océaniennes, des éléments primitifs plus ou moins refoulés. En outre, toute cette partie du monde doit son peuplement à une série de migrations, dirigées du Nord-Ouest au Sud-Est, et dont les vagues successives se sont étendues simulta-

nément [80] à un grand nombre d'archipels. Tout cela donne à l'ensemble de l'Océanie une certaine unité ; c'est sous son couvert qu'en seront étudiées ses différentes portions.

I. — Malaisie et îles Ândaman

Trois couches raciales au moins peuvent, être distinguées dans l'archipel malais : les Négritos, les Proto-Malais et les Deutéro-Malais.

a) *Négritos.* — Lorsque les Espagnols débarquèrent aux Philippines, en 1521, ils aperçurent dans les montagnes de Luçon des Noirs de petite taille qu'ils appelèrent les petits nègres de la montagne « Négritos del Monte ». On a découvert par la suite qu'il y en avait aussi dans la péninsule de Malacca et les îles Andaman. Ils forment une race très particulière, totalement différente des autres habitants de la Malaisie.

Les Négritos sont des hommes de petite stature, 1,47 m à 1,50 m ; ils rentrent donc dans la catégorie des Pygmées. Leur peau est brun foncé, allant du noir au brun chocolat. Leurs cheveux sont crépus et les poils du corps rares ou absents. La tête est courte, brachycéphale ou mésocéphale, la face arrondie, très peu prognathe. Les lèvres, modérément développées, ne sont pas éversées. Le nez est large mais non épaté, et sa saillie est beaucoup plus visible que chez les Négrilles ou les Noirs d'Afrique. Le corps est bien proportionné, sans allongement excessif des bras, ni raccourcissement des jambes.

Tous ces caractères placent incontestablement les Négritos dans le grand groupe des races noires. La plupart des anthropologistes les rattachent aux Négrilles du centre de l'Afrique avec lesquels ils ne feraient qu'une même race. Taille à part, les différences entre Négritos et Négrilles sont cependant [81] considérables : les proportions du corps, la couleur de la peau, la pilosité, la forme du nez, etc., divergent dans les deux groupes. Les réunir pour le seul fait de leur stature est une conception artificielle. Ce sont deux races indépendantes.

Du point de vue géographique, les Négritos se répartissent en trois peuplades dont la différence est trop minime pour qu'on en fasse des

sous-races. La première est celle des Andamanais, localisés aux îles de ce nom, et qui sont probablement les représentants les plus purs de la race : la stature moyenne descend à 1,48 m, la brachycéphalie est marquée (ind. 83). De civilisation très primitive, — de tous les hommes ce sont les seuls qui ne savent pas produire du feu, toute leur science se bornant à entretenir celui qu'ils possèdent, — les Andamanais comptaient environ 5 000 individus en 1858, date du début de la colonisation européenne ; ils sont aujourd'hui réduits à quelques centaines. Une seule tribu est demeurée vivace malgré son faible nombre, 120 sujets semble-t-il, celle des Jarava, dans une des îles du Sud. Farouchement opposée à tout contact avec l'étranger, elle tire ses flèches empoisonnées sur ceux qui cherchent à débarquer.

La deuxième peuplade est celle des Semang, qui vivent dans les jungles de la presqu'île de Malacca. Plus ou moins métissés, ils sont eux aussi très réduits : 2 000 à peu près. Beaucoup plus nombreux, les Négritos proprement dits, ou Âëta, occupent les parties montagneuses des Philippines, essentiellement le centre de Luçon. Ils comptent environ 36 000 individus dont un septième à peine exempt de métissage : la stature y est faible, 1,47 m, et la tête arrondie (ind. : 82).

La dispersion actuelle de la race négrito est certainement un fait secondaire. Diverses trouvailles

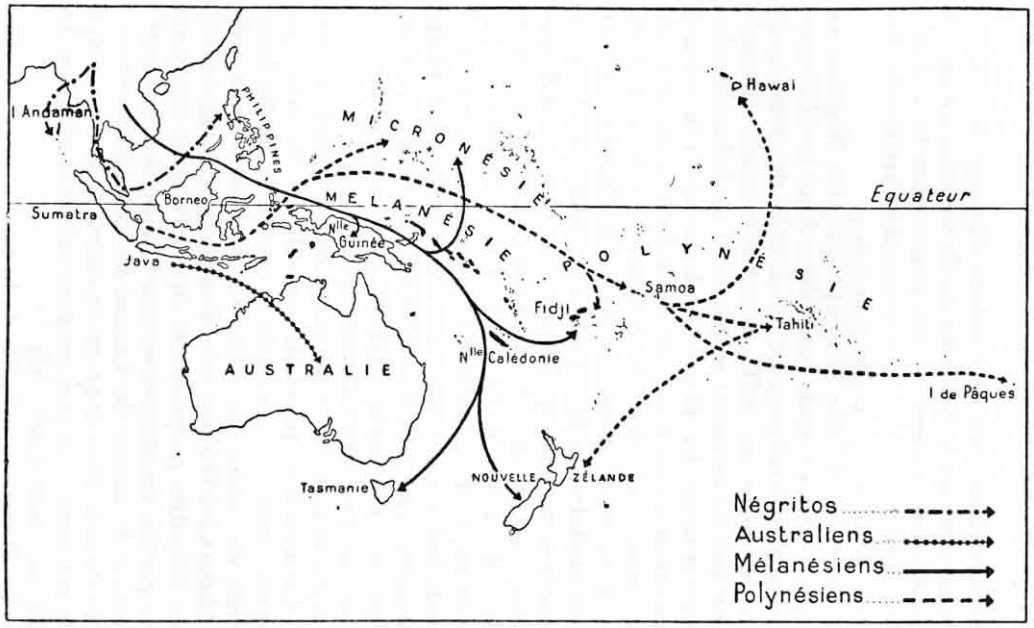

Fig. 9.- Les lignes de migration des races océaniennes

préhistoriques laissent supposer qu'elle a eu son berceau en Indochine. C'est de là que ces petits Nègres auraient gagné les Andaman et les Philippines ; cette migration a dû se faire à la dernière période glaciaire, époque où toutes ces îles étaient réunies au continent, grâce à un abaissement de 2 à 300 m du niveau de la mer. Pressés ensuite par des races plus jeunes, les Négritos ont disparu, sauf dans les trois zones de refuge où on les trouve encore aujourd'hui. A côté d'eux, on a signalé l'existence de Vedda mais, sauf le petit groupe des Senoï dans la péninsule de Malacca, nulle part ceux-ci n'apparaissent distincts.

b) *Proto-Malais.* — En dehors des Négritos, la masse de la population de la Malaisie est formée d'un ensemble de peuplades auxquelles on donne le nom collectif de Malais. Mais, ici encore, il ne faut pas confondre « race » et « peuple ». Si la langue et la civilisation des Malais procèdent d'un même type, anthropologiquement c'est un mélange très complexe dans lequel, même maintenant, on n'a pu définitivement s'orienter. Il semble cependant, au moins à titre provisoire, qu'on puis-

se distinguer deux stocks : l'un dolichocéphale ou mésocéphale, correspondant surtout à des tribus de l'intérieur, les Proto-Malais ; l'autre brachycéphale et à traits mongoloïdes, qui comprend surtout des tribus du littoral, les Deutéro-Malais.

Les Proto-Malais sont des hommes au-dessous de la moyenne, mais non pygmées : 1,55 m à 1,60 m. Leur peau est d'un brun plus ou moins clair ; leurs cheveux sont noirs et droits, ou légèrement ondulés. Généralement mésocéphales (ind. moyen 78,5), ils ont un visage grossier, avec des pommettes prononcées, des lèvres épaisses, un nez souvent aplati. Sans être aussi ouverts que chez les Européens, les [84] yeux sont presque toujours dépourvus de pli mongolique. Les types les plus connus en sont les Dayak du centre de Bornéo, les Igorote des Philippines, les Battak de Sumatra, divers Alfourou de Célèbes et des Moluques, etc. Certains de ces peuples ont acquis une civilisation assez développée ; la plupart sont encore plus ou moins sauvages.

On a parfois rattaché les Proto-Malais aux Vedda ; il ne fait cependant guère de doute qu'ils n'appartiennent en réalité à cette race jaune atténuée, dite indonésienne, que nous avons rencontrée chez les Moïs des montagnes de l'Indochine et jusqu'en Chine méridionale. Comme les Négritos, ils n'ont gagné que secondairement l'Insulinde ; mais leur arrivée a été plus tardive. Ils sont aussi moins purs que les Moïs : par mélange, soit avec les Négritos ou Vedda préexistants, soit avec les Mongols proprement dits qui les ont suivis, leur type primitif a subi des modifications qui expliquent la diversité de leur aspect.

c) *Deutéro-Malais.* — La population côtière de la Malaisie, ainsi que celle de la majeure partie de Java, offre des caractères beaucoup plus mongoloïdes. La taille est un peu plus élevée (1,60 m à 1,63 m), la peau est plus ou moins brune mais avec une arrière-teinte jaune. Les cheveux sont droits. La tête est nettement brachycéphale (ind. moyen 85) et les pommettes sont proéminentes. Le nez est moins large que chez les Proto-Malais, mais plus aplati, plus confondu avec le visage. Comme chez les Mongols méridionaux, la partie inférieure de celui-ci saille en un léger prognathisme. Les yeux sont souvent obliques, avec un pli mongolique. Enfin l'ensemble du corps a un aspect fin et gracile qui contraste avec celui, massif, des Proto-Malais.

Incontestablement, les Deutéro-Malais appartiennent [85] aux races jaunes, mais ils ne peuvent être érigés en groupe indépendant. Ils

résultent de la fusion des Indonésiens primitifs avec un élément mongol méridional venu par mer à une époque qui semble récente. Le phénomène ne s'étant produit que sur le littoral, les Deutéro-Malais nous apparaissent comme une population essentiellement maritime. Dans les îles qui réunissent les représentants des trois couches raciales de la Malaisie, celles-ci sont alors disposées en zones concentriques : les Négritos au centre, dans les montagnes ; les Deutéro-Malais à la périphérie, le long de la côte ; les Proto-Malais formant un anneau entre les deux. A cette distinction anthropologique en correspond une ethnographique, les Négritos étant des chasseurs incultes, les Proto-Malais essentiellement agriculteurs, les Deutéro-Malais essentiellement marins.

Malgré leur origine mixte, les Deutéro-Malais se comportent partout comme un peuple entreprenant. C'est à eux, sous l'influence il est vrai des Indiens, que sont dues les belles civilisations de Java. Marins infatigables, ils ont parcouru l'Océan Indien et le Pacifique. On les retrouve au Japon, en Polynésie et en Mélanésie, et il ne faut pas oublier que, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, ils avaient colonisé Madagascar.

II. — Australie

Au moment de sa découverte par les Européens, l'Australie devait avoir 250 à 300 000 habitants. Refoulés ensuite par les Blancs, les indigènes étaient tombés à 60 000 en 1891. En 1961, on n'en comptait plus que 40 000 auxquels il faut ajouter autant de métis. Dans l'État de Victoria, il n'y avait plus que 253 Australiens !

La disparition de ce peuple est d'autant plus [86] regrettable que c'est un des plus curieux de tous. Non seulement sa civilisation est extrêmement primitive, mais son type physique rappelle jusqu'à un certain point celui de divers Hommes préhistoriques. On le considère très généralement comme correspondant à une race spéciale, la race australienne. Quelques auteurs cependant estiment qu'il y a là trois races : la race australienne proprement dite ou carpentarienne, qui occupe la majeure partie du continent ; des représentants de la race né-

grito, localisés à la zone Est ; vers le Sud enfin, une race plus claire et apparentée aux Aïnou, la race murrayenne. Mais cette conception est loin d'être admise par tous.

La taille des Australiens dépasse légèrement la moyenne : 1,65 m à 1,66 m ; elle est plus élevée dans le Nord. La peau, brun clair chez les enfants, devient brun chocolat chez l'adulte ; elle n'atteint jamais la couleur des Noirs d'Afrique. Les cheveux sont frisés et ondulés, jamais crépus ; sauf exception, ils sont toujours noirs. La pilosité du corps est bien développée et la barbe aussi fournie que chez les Européens.

La tête est très particulière. Toujours dolichocéphale (ind. 72 à 75), elle à une voûte basse et un front fuyant, au-dessous duquel les arcades sourcilières proéminent en une sorte de visière. Sous celle-ci les yeux et la racine du nez apparaissent profondément enfouis. Ceci donne à la physionomie un aspect sauvage très caractéristique. Le nez est aplati et très élargi au niveau des narines ; les lèvres sont épaisses et le menton fuyant ; il y a souvent un certain prognathisme.

Ajoutons que le corps des Australiens est élancé, avec un bassin étroit et des jambes très longues. L'étude des groupes sanguins montre l'absence presque constante du groupe B (fig. 1), fait par lequel [87] cette race se différencie de toutes les autres d'Océanie.

Les affinités des Australiens sont très discutées. On les a rapprochés des Mélanésiens, principalement des habitants de la Nouvelle-Calédonie. On les a aussi, et à plus juste titre, rapprochés des Vedda. Divers caractères, en particulier le développement des arcades sourcilières, les ont souvent fait considérer comme les descendants des Hommes de Néandertal, qui vivaient en Europe il y a 40 000 ans : l'état rudimentaire de la civilisation australienne, civilisation de chasseurs qui en est encore à l'âge de la Pierre taillée, vient à l'appui de cette opinion qui soulève cependant diverses objections.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que les Australiens sont une race extrêmement primitive. Elle n'est pas indigène dans son île, où elle est venue du Nord et la présence de crânes du même type, voire encore moins évolués, dans les gisements préhistoriques de Java, montre que leurs ancêtres ont vécu dans cette contrée. Provenaient-ils de l'Asie ou descendaient-ils directement des Pithécanthropes de Java ? Les documents paléontologiques ne peuvent encore nous répondre.

Quant aux divers crânes dits « australoïdes », qu'on a signalés en diverses parties du monde (Inde, Amérique du Sud, Afrique du Sud), ils n'ont certainement rien à faire avec les Australiens proprement dits. Ils trahissent simplement la persistance, dans des races différentes et en des lieux souvent très éloignés, de ces caractères des Hommes primitifs que les Australiens ont conservés au maximum.

III. — Mélanésie

Lorsque les premiers Européens abordèrent en Mélanésie, ils y trouvèrent une population à peau sombre et cheveux crépus qui rappelait beaucoup [88] les Noirs d'Afrique. C'est cette ressemblance qui a fait donner son nom à l'archipel. L'ensemble de ses habitants forme une race indépendante, la race mélanésienne, dite encore Noirs d'Océanie.

Les Mélanésiens ont une taille variable, oscillant dans la majeure partie des cas entre 1,60 m et 1,65 m ; elle est donc inférieure à la moyenne. Le corps est trapu et les membres robustes. La peau est foncée, d'une couleur allant du brun rouge au brun chocolat. Les cheveux sont crépus comme chez les Noirs d'Afrique, mais tandis que, chez ces derniers, ils sont très courts, de sorte que leurs touffes restent appliquées sur le crâne, ici ils sont longs, et leur ensemble forme une véritable toison qui hérisse la tête ; c'est le type dit « en vadrouille ». Un autre caractère est que leur enroulement ne se manifeste que vers 3 ou 5 ans, alors qu'il apparaît très tôt après la naissance chez les Africains. On en a conclu que le « crépelage » des Noirs d'Océanie s'est produit à une époque beaucoup plus récente que chez ceux d'Afrique. Parfois même, leurs cheveux sont seulement ondulés.

La tête est toujours dolichocéphale, mais là encore, il y a des variations et on rencontre des brachycéphales. La voûte est haute, avec un front plus ou moins fuyant. Au-dessous de celui-ci, les arcades sourcilières proéminent parfois, comme chez les Australiens. La face est lourde et massive, légèrement allongée et plus ou moins prognathe. Les lèvres sont épaisses mais non éversées, le menton fuyant. Le nez a une forme très variable, tantôt très large avec un dos concave et une

racine profondément enfouie sous le front, tantôt au contraire convexe et formant une saillie si marquée que, chez certains sujets, on a pu parler de type sémite. Une telle disposition est exceptionnelle pour les races noires.

La grande diversité des Mélanésiens a fait admettre chez eux l'existence de deux sous-races : l'une plus primitive, de taille plus basse, localisée à la Nouvelle-Guinée et aux îles voisines et que distinguerait la convexité du nez, *sous-race papoue*, la seconde plus récente, plus grande et à cheveux moins crépus, qui habite surtout les autres îles de l'archipel, *sous-race mélanésienne* proprement dite, à nez élargi. Mais, outre que ces dénominations ne sont pas heureuses, les auteurs ne s'entendent pas sur les caractères à attribuer à ces groupes, qui sont beaucoup plus linguistiques qu'anthropologiques. En Nouvelle-Guinée même, il existe au moins trois types. Le plus répandu est de taille modérée mais de structure très massive, avec un crâne épais, un front fuyant, de fortes arcades sourcilières, un visage très prognathe, un nez large mais assez saillant ; vers le Sud, il est dolichocéphale, vers le Nord brachycéphale, modifications du crâne qui ne changent pas les autres caractères. Plus fréquent vers le Nord-Est, le second type est plus grand et de structure plus fine, avec des arcades sourcilières faibles et un visage allongé ; ici le nez est encore plus fort et c'est là qu'on rencontre les soi-disant « Papous sémites ».

Le troisième type n'est représenté que par quelques groupes, localisés en des points restreints des montagnes de l'intérieur ou de la côte, et que distingue leur très faible stature. Ce sont les Pygmées mélanésiens : Tapiro des Monts Nassau (stature : 1,45 m), Pygmées des Monts Goliath (1,49 m) et du Sattelberg (1,46 m). Certains auteurs n'en font qu'une variation locale des Papous, mais beaucoup les considèrent comme une race spéciale qui se rattacherait aux Négritos.

Dans les îles Fidji et les Nouvelles-Hébrides, le [90] type rappelle celui de la majorité des Néo-Guinéens, avec une teinte peut-être plus foncée, une pilosité beaucoup plus forte, une taille plus grande et des cheveux moins crépus. Chez les Néo-Calédoniens ou Canaques, l'aspect devient particulièrement brutal : c'est là que la ressemblance avec les Australiens est la plus accusée.

Considérée parfois comme une race spéciale, la population, aujourd'hui disparue, de la Tasmanie était, sans aucun doute, de race mélanésienne. Les images que nous en avons montrent une ressemblance frappante avec le petit groupe actuel des Baining, en Nouvelle-Bretagne. Évaluée à 2 000 individus environ au début du XIX^{e} siècle, elle a été exterminée par les colons européens ; son dernier représentant est mort en 1876.

Quant à l'origine des Mélanésiens, les découvertes faites dans les gisements préhistoriques de l'Indochine montrent qu'elle aussi doit être cherchée vers le Sud de l'Asie. Il semble qu'il y ait eu deux séries au moins de migrations : l'une de dolichocéphales de petite taille et à peau très foncée. Elle a couvert toute la Mélanésie, la Tasmanie et l'Australie orientale ; c'est à elle entre autres que se rattacheraient les Pygmées. Beaucoup plus tardive, la seconde vague était faite d'hommes à peau plus claire, cheveux simplement ondulés, et nez moins large. Peut-être étaient-ils parents des Indonésiens ? C'est de leur superposition aux précédents que seraient nées les diverses peuplades de la Mélanésie actuelle ; ils n'ont pas pénétré dans la Tasmanie dont la population avait intégralement gardé le type primitif.

IV. — Polynésie et Micronésie

La région du Pacifique sur laquelle s'étendent les archipels polynésiens est énorme s du 30^{e} degré de [91] latitude Nord (île Midway) au 48^{e} de latitude Sud (pointe de la Nouvelle-Zélande), soit près de la moitié du méridien terrestre ; du 110^{e} degré de longitude Ouest (île de Pâques) au 165^{e} de longitude Est (Nouvelle-Zélande), soit près du quart de la circonférence du globe. Et cependant, contrairement à ce qui se passe pour les archipels beaucoup plus denses de la Malaisie et de la Mélanésie, les Polynésiens sont relativement homogènes. Tous appartiennent à une même race, la race polynésienne, dont les caractères anthropologiques, de même que ceux de civilisation et de langage, varient peu d'une île à une autre.

Grands et de couleur claire, avec une tête arrondie et un aspect presque européen, les Polynésiens semblent l'antithèse de leurs voisins

de Mélanésie. La différence avait d'emblée frappé les premiers voyageurs : elle s'étend jusqu'au caractère, les Polynésiens ayant un esprit ouvert, susceptible de s'assimiler les inventions européennes, alors que les Mélanésiens, de mentalité beaucoup plus primitive, vivent à l'écart de la civilisation blanche à laquelle ils refusent généralement de se mêler.

Les Polynésiens sont des hommes de haute taille, 1,72 m en moyenne. Leur peau est olivâtre, jaune chaud ou brunâtre. Les cheveux, toujours foncés, sont droits ou ondulés, sans aucune tendance à l'enroulement. La pilosité du corps est réduite, mais la barbe assez forte. La forme de la tête montre quelques variations. Dans la grande majorité des cas, le crâne est haut, court et large, brachycéphale ou sous-brachycéphale. Ce caractère, particulièrement accentué en Polynésie centrale, où l'indice atteint 85 chez les Hawaïens et Tahitiens, a parfois été attribué à une déformation artificielle. Peut-être celle-ci l'exagère-t-elle, mais seulement de une ou deux unités. [92] Vers l'Ouest, l'indice s'abaisse légèrement, mais ce n'est qu'en Nouvelle-Zélande que le changement est vraiment marqué, avec un indice de 77.

Le visage des Polynésiens est ovale, avec des pommettes parfois proéminentes. Leur nez est saillant et rectiligne, quoique ses ailes soient larges, d'où, de face, un aspect triangulaire différent de celui des Européens. Les yeux sont droits et très grands. Tous les voyageurs se sont étendus avec complaisance sur l'expression particulièrement langoureuse qu'ils présenteraient chez les femmes. Ils montrent souvent une ébauche de pli mongolique. Les lèvres sont charnues, mais pas plus que chez les Européens ; le menton est bien dessiné et il n'y a pas de prognathisme.

Le front et les membres ont sensiblement les mêmes proportions que chez nous, avec cependant une forme générale plus massive. Les hanches sont larges, les mollets bien formés et les chevilles épaisses. Dans les deux sexes, il y a une tendance nette à l'obésité.

On voit que plusieurs des caractères de la race polynésienne la rapprochent des races blanches ; aussi divers auteurs la placent parmi celles-ci. Certains vont plus loin et, refusant d'y voir une race indépendante, la considèrent comme un rameau de la grande race méditerranéenne, opinion tout aussi inadmissible que celle qui y plaçait les Indonésiens. En effet, la majorité des caractères fait pencher la balan-

ce vers les races jaunes et il semble bien, qu'en définitive, ce soient ceux-ci qui doivent l'emporter : les Polynésiens représenteraient un type jaune très peu différencié, ce qui les paralléliserait jusqu'à un certain point avec les Amérindiens.

Le peuplement de la Polynésie est récent. Ceci, et les voyages constants d'îles en îles effectués par [93] les indigènes, expliquent la grande homogénéité de la race. Les récits historiques des Polynésiens concordent pour les faire venir de l'Ouest, et certains de leurs itinéraires ont pu être précisés et datés. Les premières grandes migrations remontent probablement au 1er millénaire avant notre ère : elles atteignirent d'abord la Polynésie centrale ; de là partirent ensuite ceux qui devaient coloniser Hawaï. Bien que découverte beaucoup plus tôt, la Nouvelle-Zélande ne fut vraiment occupée par les Polynésiens qu'entre 1500 et 1600. Ils y trouvèrent un stock mélanésien antérieur, les Moriori, qu'ils détruisirent en partie, mais dont ils s'assimilèrent certains éléments ce qui peut expliquer la dolichocéphalie des Néo-Zélandais actuels. En 1 600 ans, ces marins intrépides avaient peuplé tous leurs archipels. Mais leur origine première est encore inconnue. Certains les ont fait venir de l'Inde ou du Sud de la Chine. Il est plus probable qu'ils viennent d'Indonésie : Bornéo ou Célèbes sans doute. Les premiers Polynésiens auraient été, soit des Proto-Malais brachycéphales, soit un groupe du stock indonésien hypothétique qui avait donné les Mélanésiens à peau claire. Nous en sommes, pour tous ces points, encore réduits aux hypothèses.

Il y a peu à dire sur les archipels qui constituent la Micronésie. Très mélangée, leur population comprend un élément de base polynésien, à traits plus mongoloïdes que celui de la Polynésie proprement dite, et un certain nombre d'éléments mélanésiens. Il s'ensuit que l'indice céphalique est plus bas qu'en Polynésie, 78, la taille moins haute et la peau plus foncée. Mais les cheveux sont droits ou ondulés et les yeux bridés assez fréquents.

LES RACES HUMAINES

Chapitre VII

L'AMÉRIQUE

Les races les plus différentes habitent aujourd'hui l'Amérique : Noirs et Blancs, Indiens et Jaunes d'Asie s'y coudoient et s'y croisent. Mais la plupart de ces races ne sont là que depuis peu. Originaires de l'ancien Monde, leurs représentants n'ont abordé le sol américain qu'après 1492. Ce qui intéresse l'anthropologiste, ce sont les populations indigènes, celles qui étaient là avant Colomb. Malgré l'étendue du nouveau Continent, elles n'appartiennent qu'à deux races, les Eskimo et les Amérindiens.

I. — Les Eskimo

Occupant la côte de l'Océan arctique, du Nord-Est de l'Asie au Groenland, les Eskimo (qui se nomment eux-mêmes Inuit) forment un peuple très distinct de tous ceux qui l'entourent et que caractérisent aussi bien son type physique que sa civilisation adaptée à la vie arctique. Race et ethnie coïncident ici rigoureusement.

La stature des Eskimo croît de l'Est à l'Ouest. Variant de 1,57 m à 1,65 m, elle est inférieure à la moyenne, mais on ne saurait parler de

Pygmées, à plus forte raison de nains, comme l'avaient écrit les anciens auteurs. Le corps est trapu et puissamment bâti, les bras et les jambes sont relativement [95] courts, les mains et les pieds petits. La peau est brun jaunâtre et la tache mongolique à peu près constante chez les enfants.

La tête a une forme caractéristique. Elle est allongée et très haute ; sa voûte se soulève en carène tout le long de la ligne médiane. L'indice céphalique est fondamentalement dolichocéphale (75 à 76), mais il s'élève de l'Est à l'Ouest et les Eskimo de l'Alaska sont mésocéphales ou même brachycéphales. La face est massive ; vue par-devant, elle a une forme pentagonale qui résulte de la très grande largeur des mâchoires et du développement des pommettes. Comme chez les Mongols, ces dernières font saillie en avant. Le nez, moyennement large, est plutôt proéminent. La bride mongolique est fréquente. Les cheveux sont noirs et raides, et les yeux bruns. On a parlé d'Eskimo blonds et à yeux bleus. Pour autant qu'il ne s'agisse pas de métis, cette notion repose sur des observations erronées. Du point de vue physiologique, on avait cru, il y a quelques années, que le groupe O atteignait chez les Eskimo une proportion très supérieure aux trois autres ; il aurait même été seul présent chez les individus de race pure. Les recherches ultérieures n'ont pas confirmé cette idée : certaines tribus, absolument indemnes de métissage, ont une fréquence du groupe A presque aussi forte que celle du groupe O (fig. 1).

L'habitat actuel des Eskimo est extrêmement étendu : toute la côte septentrionale de l'Amérique du Nord, ainsi que l'archipel arctique et le Groënland ; il déborde à l'Ouest sur la pointe de la Sibérie. La longueur de ce domaine est de 9 000 km, mais la dureté des conditions de vie y est telle que la densité de la population est très faible. En 1961, on comptait à peu près 70 000 Eskimo, dont 33 000 [96] au Groenland et 24 000 en Alaska ; toutes les régions intermédiaires n'en totalisent que 12 000 ; les Eskimo d'Asie dépassent légèrement le millier. Les caractères physiques de cette race la rattachent nettement aux Jaunes ; elle n'en diffère guère que par sa dolichocéphalie et son nez plus saillant ; encore avons-nous vu qu'à un moindre degré ces deux traits s'observent déjà chez les Mongols du Centre. La question du peuplement de l'Amérique sera envisagée plus loin, mais il n'est pas douteux que les Eskimo ne correspondent à une vague venue d'Asie postérieurement à celles, ou aux principales de celles, qui ont donné les Amé-

rindiens et leur type physique se retrouve chez beaucoup de Tchouktchi et de Kamtchadales. Les différences entre Eskimo de l'Est et de l'Ouest montrent que la spécialisation de la race (plus grand allongement du crâne, plus grande étroitesse du nez, abaissement de la taille) est allée en augmentant à mesure qu'elle s'éloignait de son lieu d'origine, l'Asie.

II. — Les Amérindiens

Le nom d'Indiens, communément donné aux indigènes de l'Amérique, consacre une erreur puisqu'il ne leur fut attribué par les Espagnols que parce que ceux-ci avaient cru atteindre les Indes. Le terme de race rouge n'est pas plus juste. Lorsque les Européens débarquèrent au nouveau Monde, ils furent accueillis par des hommes qui s'étaient peints le corps en rouge comme c'était leur coutume dans certaines cérémonies. En fait, les Amérindiens ont la peau blanc jaunâtre ou brune, jamais rouge. Bien que la vérité sur ce point soit établie depuis longtemps, certains manuels continuent, même de nos jours, à parler d'une race rouge. Il est des erreurs qui ont la vie dure !

C'est pour éviter toute confusion que les anthropologistes ont créé le terme, suffisamment explicite par lui-même, d'Amérindiens. Il englobe tous les indigènes de l'Amérique, à l'exception des Eskimo.

Les Amérindiens forment-ils une seule race ? La question a été souvent débattue. Il y a déjà un siècle, l'auteur suédois Retzius y distinguait trois races. D'autres en ont admis jusqu'à huit. Mais la plupart des spécialistes, et c'est particulièrement l'avis des savants américains, ceux donc qui ont été à même d'étudier les indigènes sur place, attribuent à tous ceux-ci un air de famille qui justifie leur classement en une même race. Sans aller jusqu'à dire, comme certains, « qui a vu de près un Indien les a tous vus », on doit en effet reconnaître l'existence d'un ensemble de traits communs.

La stature des Amérindiens est variable quoique rarement très basse ; mais le corps a toujours une forme trapue et ramassée : le cou est

massif et la poitrine profonde ; les épaules sont aussi larges que les hanches et le tronc est tout d'une venue, sans rétrécissement à la taille, même chez les femmes. La peau varie du jaune brunâtre foncé au jaune très clair, presque blanc ; comme il a été dit plus haut, elle n'est jamais rouge. Chez le nouveau-né, la tache mongolique est extrêmement fréquente. Comme dans les races jaunes, les cheveux sont noirs et épais, arrondis en coupe. La barbe est clairsemée, presque nulle sur les joues. La pilosité du corps est faible.

La forme de la tête est souvent difficile à apprécier, en raison de la coutume très répandue de la déformation du crâne. En tout cas la vraie dolichocéphalie est rare. La face est large, peu expressive, avec des pommettes toujours saillantes et un menton carré et robuste. Le nez, bien développé, n'a rien de [98] l'aplatissement des vrais Mongols ; mais il est plus charnu que chez nous. Les yeux sont foncés et légèrement obliques ; ils présentent souvent, surtout chez l'enfant, une légère bride mongolique. Un caractère spécial serait le creusement en forme de pelle de la face postérieure des incisives du haut.

À tous ces traits, s'en ajoutent d'autres d'ordre physiologique. D'abord la grande fréquence du groupe O. On avait prétendu qu'il existait seul chez les Indiens pur sang. Les faits n'ont pas confirmé cette hypothèse, mais des pourcentages de 80 à 90 % (fig. 1) ne sont pas rares, aussi bien dans le Nord que dans le Centre ou le Sud du nouveau Monde. Un autre caractère général est la lenteur du pouls. Il faut y ajouter une curieuse ressemblance dans la mentalité : d'un bout à l'autre de l'Amérique, les Indiens sont froids, taciturnes, plus ou moins impassibles ; le contraste avec la plupart des autres races, même celle des Eskimo, est très net.

III. — Sous-races et types locaux

La coexistence des dispositions précédentes ne peut cependant masquer certaines différences : dans la race amérindienne on doit distinguer des types secondaires ou sous-races. Leur délimitation est difficile. Dans la plus grande partie du continent, les tribus indigènes ont été refoulées par les Blancs et plus ou moins détruites ; celles qui sub-

sistent sont généralement métissées : pour leur étude, les anthropologistes arrivent 300 ans trop tard ! Comme en outre, même là où les Indiens sont restés à peu près purs, les recherches ont été très restreintes, nos connaissances sont encore bien insuffisantes. Les classifications proposées n'ont qu'une valeur provisoire.

Un fait important ressort cependant de la plupart

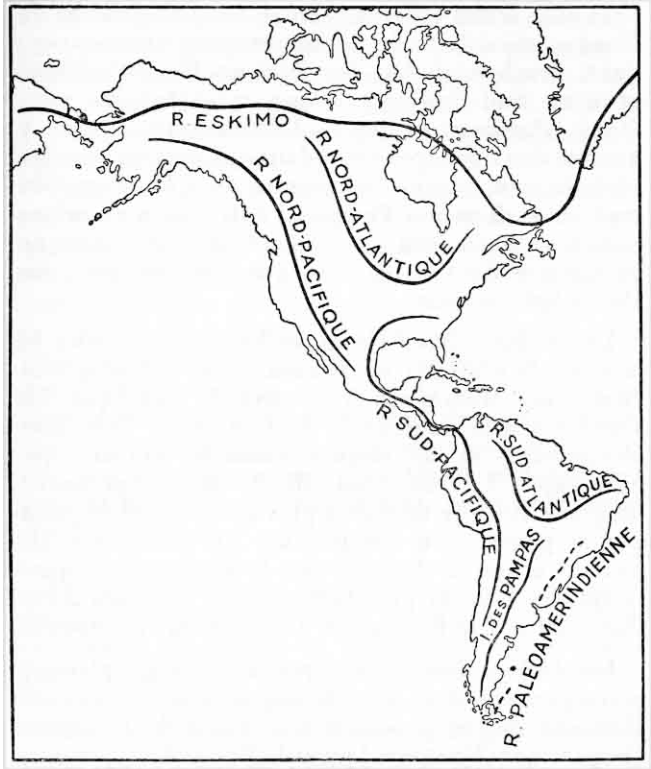

Fig. 10. — Les axes de distribution des races américaines

des investigations : le parallélisme entre les types physiques et les grandes régions géographiques. La puissante chaîne de montagnes qui traverse l'Amérique du Nord au Sud isole en effet deux territoires anthropologiques différents : une longue traînée de peuples nettement brachycéphales à l'Ouest, des mésocéphales à l'Est. Si à cette notion, on superpose [100] celle d'une différence entre les Amérindiens du Nord et ceux du Sud, on obtient quatre sous-races : deux brachycéphales, les Indiens Nord-Pacifique et ceux Sud-Pacifique ; deux mésocé-

phales : les Nord-Atlantique et les Sud-Atlantique. Il faut y ajouter deux groupes secondaires : l'un très brachycéphale, qui occupe l'extrémité de l'Amérique du Sud, les Indiens des Pampas, l'autre méso ou même dolichocéphale, qui correspond à une ancienne population dont il ne reste que des vestiges : les Paléo-Amérindiens.

Les *Indiens Nord-Pacifique* habitent l'Alaska et la zone de plateaux et de montagnes qui sépare la chaîne des Montagnes Rocheuses du Pacifique. Ils s'arrêtent à la hauteur de la Californie. Très brachycéphales et de stature variable (stature des Shuswap : 1,67 m ; ind. 84,9), ils comprennent un grand nombre de tribus plus ou moins disloquées par la pénétration européenne. Au Sud-Ouest, ils avaient autrefois détaché vers le Mexique quelques peuplades dont la plus connue était celle des Apaches : on sait la fortune qu'a eu ce nom en français.

Les *Indiens Nord-Atlantique* (Indiens des plaines) correspondent à la grande majorité des « Peaux-Rouges » qu'ont popularisés les récits de Fenimore Cooper et de Gustave Aymard. Tribus belliqueuses, adonnées à la chasse ou à la pêche, elles habitaient cette large zone de forêts et de prairies qui s'étend à l'Est des Montagnes Rocheuses, et jusqu'à l'Atlantique. C'est contre eux que Français et Anglais menèrent, au XVIIIe siècle, les dures et longues luttes qui devaient aboutir à leur refoulement dans des « réserves » : Mohican, Delaware, Huron, Iroquois, Sioux, Cheyenne, etc., ont maintenant bien diminué. Si au Canada on trouve encore environ [101] 170 000 Indiens, aux États-Unis, il n'y en avait plus en 1961 que 550 000 dont le bloc le plus important se trouve dans le Nouveau-Mexique et l'Arizona ; des tribus comme les Delaware sont réduites à 2 000 individus ; beaucoup sont aujourd'hui pratiquement disparues.

Tous ces Indiens sont des hommes de haute taille, 1,68 m à 1,75 m, au corps puissant et bien musclé. Leur peau est brun clair avec à peine un soupçon de jaune ; leurs cheveux sont noirs et droits. La tête est mésocéphale (ind. 78 à 79), sa largeur s'accroissant de l'Est à l'Ouest, la face massive, les lèvres minces et serrées ; le nez est grand et proéminent, souvent en bec d'aigle. La plupart des caractères, on le voit, s'éloignent beaucoup du type mongol et rappellent jusqu'à un certain point les Européens. Une légère obliquité des yeux se manifeste cependant assez souvent, surtout chez les femmes.

Dès qu'on arrive au Mexique, apparaît un nouvel élément brachycéphale qui, à travers l'Amérique centrale et les Andes, se prolonge jusqu'en Patagonie, la *sous-race Sud-Pacifique* (Néo-Amérindiens). De taille inférieure aux deux précédentes, elle s'en distingue aussi par sa structure plus gracile et ses traits plus affinés. La peau, plus foncée, tire vers le brun. La brachycéphalie est forte, mais les pommettes sont moins saillantes, les lèvres plus grosses et le nez, moyennement large, n'a plus la forme aquiline.

Le territoire occupé par ces Indiens est étiré en longueur. On y trouve un grand nombre de peuples. C'est parmi eux que s'étaient développées les grandes civilisations de l'Amérique pré-colombienne : au Mexique septentrional, les Aztèque ou Nahua [102] avaient créé une société très perfectionnée ; dans le Yucatan, les Maya (stature 1,55 m ; ind. 85) avaient une écriture hiéroglyphique que l'on n'a pu encore déchiffrer ; dans la Cordillère, les Aymara (stature 1,57 m ; ind. 82) et les Quichua furent le substratum de l'empire Inca. Les Araucan, du Sud des Andes, appartiennent à la même race.

Dans la partie méridionale de l'Amérique du Sud, les brachycéphales débordent la Cordillère et s'étalent dans les régions de prairies et de steppes qui forment le Chaco, les Pampas et la Patagonie. C'est la sous-race des *Indiens des Pampas,* qui correspond à des tribus de chasseurs, très diminuées aujourd'hui. Ils se caractérisent par une brachycéphalie accusée (ind. 85) et une taille élevée (1,68 m à 1,80 m). La peau est jaune brun, les cheveux longs et épais, le corps massif. Bien qu'assez large, le nez forme une saillie notable. Les plus connus de ces Indiens sont les Patagons ou Téhuelches. Les anciens voyageurs leur avaient attribué une taille gigantesque : de 2,70 m à 3 m. Il fallut plus de 200 ans pour faire justice de cette légende.

Ce beau peuple était, en 1897, réduit à quelques centaines d'individus, mais dans le Chaco, le croisement des Indiens et des Européens a donné naissance à un type métis, qui vit en pasteurs nomades, les Gauchos.

Les *Indiens Sud-Atlantique* occupent essentiellement la grande forêt brésilienne. D'une taille au-dessous de la moyenne, 1,55 m à 1,60 m, ils ont la peau d'un brun jaune chaud ou cannelle ; les cheveux sont toujours droits, mais on en a signalé d'ondulés, fait exceptionnel pour la race. Le crâne est mésocéphale (ind. 80 à 81), la face ovale, le nez

[103] droit, les pommettes saillantes ; l'œil est rarement bridé ; bref l'aspect mongolique est très atténué.

Tous ces Indiens forment un grand nombre de tribus dont la plupart ont complètement échappé à l'influence européenne ; certaines, particulièrement sauvages, sont, même aujourd'hui, à peine connues. Une des plus indépendantes est celle des Jivaro, chasseurs de têtes du versant amazonien de l'Équateur. En Guyane française, les Galibi et les Roucouyenne appartiennent au groupe linguistique caraïbe, les Émerillon à celui toupi-guarani. Ces petites tribus sont restées indemnes de mélanges avec les Blancs, mais un certain métissage s'est produit avec les Nègres Boni, descendants des anciens esclaves.

C'étaient des Caraïbes qui peuplaient les Antilles au moment de la découverte de l'Amérique. Ils furent donc les premiers Indiens à entrer en contact avec les Européens (c'est leur nom qui serait à l'origine du mot cannibale, les anciens Caraïbes ayant la coutume de manger leurs ennemis morts). Moins heureux que leurs congénères de terre ferme, ils ont été tous ou presque tous exterminés.

Une dernière sous-race est celle des *Paléo-Amérindiens* (race de Lagoa-Santa), type très primitif que sa tendance à la dolichocéphahe distingue des cinq précédentes. Ses représentants les plus purs sont deux petits groupes localisés à la Terre de Feu et aux îles voisines : les Yahgan et les Alakalouf : hommes de petite taille (1,57 m) avec un crâne allongé (ind. 76 à 77), un front bas et fuyant, un nez assez large et un certain prognathisme. Leur peau est jaune brun comme chez les Indiens de la forêt brésilienne et, comme chez eux aussi, les cheveux sont parfois ondulés. Ces deux tribus sont [104] aujourd'hui presque éteintes : en 1953, on ne comptait plus que 27 Yahgan et 61 Alakalouf.

Diverses raisons donnent à penser que les Paléo-Amérindiens ont eu jadis une plus large distribution. Plus ou moins atténués, leurs caractères se rencontrent chez diverses peuplades actuelles du Brésil oriental (Botocudo) et de la Bolivie (Siriono). En différents points de l'Amérique du Sud, les sépultures préhistoriques ont livré des squelettes qui relèvent de cette race. On aurait donc là un groupe en voie de disparition. Il est à noter que ses quelques représentants sont, de tous les Indiens, ceux dont la civilisation est restée la plus rudimentaire.

IV. — Le peuplement de l'Amérique

Dès la découverte de l'Amérique, on s'est demandé d'où venaient les hommes qui habitaient le nouveau Monde. Étaient-ils autochtones, c'est-à-dire originaires de l'Amérique elle-même, ou provenaient-ils de l'ancien Continent ? Les théories proposées furent très diverses. On fit peupler l'Amérique par un des petits-fils de Noé, par les Phéniciens, par des Tartares, par les habitants de l'hypothétique Atlantide, etc. Une opinion qui a eu en son temps beaucoup de succès était celle qui y voyait les descendants des dix tribus perdues d'Israël. Il n'y a pas lieu de discuter toutes ces idées.

La thèse de l'autochtonie a été admise par beaucoup d'auteurs. A plusieurs reprises, on a prétendu découvrir des restes fossiles prouvant que l'homme existait en Amérique depuis les temps les plus reculés. Un anthropologiste argentin, Ameghino, avait même affirmé que c'était là que s'était formée l'humanité aux dépens de singes primitifs : loin d'avoir été peuplée par des hommes venus d'ailleurs, ce serait l'Amérique qui aurait été le berceau [105] de toutes les races. Cette théorie aussi s'est effondrée, du jour où elle a été soumise à un examen sérieux. Non seulement les ancêtres de l'Homme n'ont jamais vécu en Amérique, mais l'étude des gisements préhistoriques montre que les Amérindiens n'y sont venus qu'à une époque relativement récente.

Tout concorde pour dire qu'ils provenaient d'Asie. Le détroit de Behring, qui sépare les deux continents, n'a pas plus de 50 km de large. D'autre part les caractères physiques des Amérindiens les rattachent nettement aux Jaunes d'Asie. On a trouvé en Sibérie, parmi les anciennes populations indigènes, des types absolument identiques aux Indiens du Nord. Au Tibet, en différentes parties des Philippines, on a également signalé des individus qu'on pourrait prendre pour des Indiens. De telles ressemblances ne sont pas fortuites.

La date à laquelle a commencé le peuplement ne peut être précisée : sans doute vers la fin de la période glaciaire, il y a 20 ou 25 000 ans, époque où le détroit de Behring était certainement émergé. Les « Jaunes » qui entrèrent en Amérique étaient des groupes primitifs,

beaucoup moins différenciés que ceux actuels. Ceci explique pourquoi les Amérindiens n'ont que certains des caractères des races mongoles, et encore à un degré atténué. Ceci explique aussi pourquoi, au moment de la conquête, et malgré le haut degré de civilisation auquel étaient parvenus plusieurs de leurs peuples, ils ignoraient toute une série d'inventions largement répandues dans l'ancien Monde : ils ne connaissaient pas la roue ; ils ignoraient l'usage du fer ; ils ne connaissaient ni la voile, ni la rame ; ils ne savaient pas que le lait est comestible, etc.

L'immigration indienne s'est certainement faite [106] en plusieurs vagues. Les premières étaient formées de dolichocéphales qui se répandirent dans les plaines et les forêts du versant Ouest des Montagnes Rocheuses et des Andes. La plus ancienne fut sans doute celle qui donna les Paléo-Amérindiens. Leur disparition presque totale, le refoulement qu'ils ont subi de la part des autres Indiens, attestent leur antiquité. Elle est confirmée par le fait que les traits « jaunes » y sont atténués au maximum : leurs ancêtres asiatiques étaient probablement des Paléolithiques ayant à peine évolué dans le sens mongol.

Les brachycéphales qui devaient donner la sous-race sud-Pacifique sont arrivés ensuite. Différentes raisons, en particulier leur grande ressemblance avec les Sibériens, donnent à penser que les Nord-Pacifiques sont venus les derniers, peut-être même après les Eskimo ; bloqués en Alaska et dans le Nord-Ouest du Canada, ils avaient, au moment de l'arrivée des Européens, à peine commencé leur mouvement de descente vers le Sud.

Sans nier l'origine asiatique fondamentale, quelques auteurs ont encore admis que divers Océaniens : Australiens, Mélanésiens ou Polynésiens, auraient contribué à peupler l'Amérique. Mais cette thèse, qui ne repose que sur de vagues analogies linguistiques ou ethnographiques, n'a jamais pu produire un seul argument anthropologique sérieux. Elle a été catégoriquement réfutée par les ethnologues américains. Elle ne mérite pas d'être retenue.

LES RACES HUMAINES

Chapitre VIII

L'ÉVOLUTION DES RACES HUMAINES

L'étude des grandes aires anthropologiques nous a montré que les races humaines sont loin d'être stables : leurs territoires se modifient sans cesse ; certaines se développent, d'autres disparaissent ; comme tous les organismes vivants, elles sont en changement perpétuel. Les descriptions des chapitres précédents ne correspondent qu'à une courte phase de leur existence : celle qui a précédé immédiatement la période de grande expansion européenne. Peut-on remonter plus haut et essayer de tracer leur origine et les phénomènes qui ont abouti à leur mise en place ? Quelles sont, d'autre part, les modifications qu'elles ont subies aux époques récentes, et celles-ci peuvent-elles faire prévoir leur avenir ? Ces points nous restent à examiner. Nous avions jusqu'ici étudié les races dans l'espace ; il faut essayer de les suivre dans le temps.

La plupart des peuples primitifs se considèrent comme autochtones. Miraculeuse ou non, la question de leur origine ne les tourmente pas. Chacun serait né là où il se trouve, ou peu s'en faut. Cette concep-

tion simpliste a été reprise au siècle dernier par plusieurs savants ; c'est la théorie dite « polygénique ». Il y aurait eu sur la terre un certain nombre de centres de création dont chacun aurait donné [108] naissance à une des grandes races que nous connaissons. La diversité de celles-ci aurait donc existé dès l'origine. Bien que, sous une forme modifiée, elle ait essayé de reparaître de nos jours, on peut dire que cette thèse, qui avait simultanément été appliquée aux animaux et aux plantes, est pratiquement abandonnée. Tout s'accorde à montrer que l'ensemble de l'humanité dérive d'un petit groupe primitif, qui s'est différencié à l'époque tertiaire, aux dépens de Primates déjà très spécialisés et dont les Australopithèques africains, fossiles déjà presque humains, nous donnent une idée approximative. Dans cette évolution, et provisoirement au moins, trois grandes étapes peuvent être discernées.

Assez proche encore des Australopithèques, la première est représentée par des formes vraiment primitives : Pithécanthrope de Java, Sinanthrope de Chine, Atlanthrope d'Algérie. Elles diffèrent beaucoup des Hommes actuels. On les range dans un groupe spécial, celui des *Préhominiens.* Bien que limitée à la zone septentrionale de l'ancien monde, son aire de distribution était déjà étendue.

Beaucoup plus proche de nous, il répond en Europe à la fin du Pléistocène, le stade suivant est celui de l'Homme de Néandertal. Ici encore, il s'agit de formes primitives, mais qui rentrent vraiment dans le genre *Homo.* Elles y constituent une espèce particulière, dont les caractères les plus importants sont l'aplatissement de la voûte crânienne, la disposition fuyante du front, la saillie des arcades sourcilières, la projection en avant des mâchoires en un museau rudimentaire, la massivité du maxillaire inférieur et des dents. Pendant longtemps, on n'a connu cet Homme de Néandertal qu'en Europe occidentale. On sait maintenant que sa distribution a été plus vaste. On en a trouvé les restes au Maroc, en [109] Abyssinie, en Afrique du Sud, en Palestine, en Sibérie et en Malaisie. Ainsi déjà, s'irradiant de leur centre de formation, les Hommes s'étaient dispersés sur de larges territoires. Fait intéressant : les Néandertaliens ne sont pas tous identiques ; il existe entre eux des différences assez grandes pour justifier leur division en races distinctes.

I. — La formation des races actuelles

Le troisième stade est celui de l'Homme actuel, *l'Homo sapiens* des zoologistes. Il comprend de nombreuses races, dont l'étude et la distribution ont fait l'objet des chapitres précédents. Les lieux où elles se sont formées et différenciées nous sont encore inconnus. La paléontologie nous permet cependant d'éliminer l'Amérique, ainsi que l'Australie et les îles périphériques de l'Océanie. Nous savons d'autre part que les premiers *Homo sapiens* qui apparaissent en Europe, les Hommes de Cro-Magnon et de Chancelade, ne dérivaient pas des Hommes de Néandertal qui les y avaient précédés ; ils arrivaient d'ailleurs et, semble-t-il, d'Asie. Quant aux races africaines, le peu que l'on connaît de leurs migrations les indique comme en provenance du Nord.

Ainsi les données concordent pour nous faire considérer l'Asie, ou le bloc Asie-Malaisie, comme le lieu d'origine de la grande majorité des races actuelles. L'examen de leur distribution vient à l'appui de cette manière de voir : en Europe, en Amérique et en Afrique, on ne rencontre qu'un ou au plus deux des grands groupes raciaux ; en Asie au contraire, les quatre semblent se donner rendez-vous. Ce continent est donc au carrefour de toutes les grandes races d'aujourd'hui. Raison de plus pour penser que c'est là qu'elles sont nées.

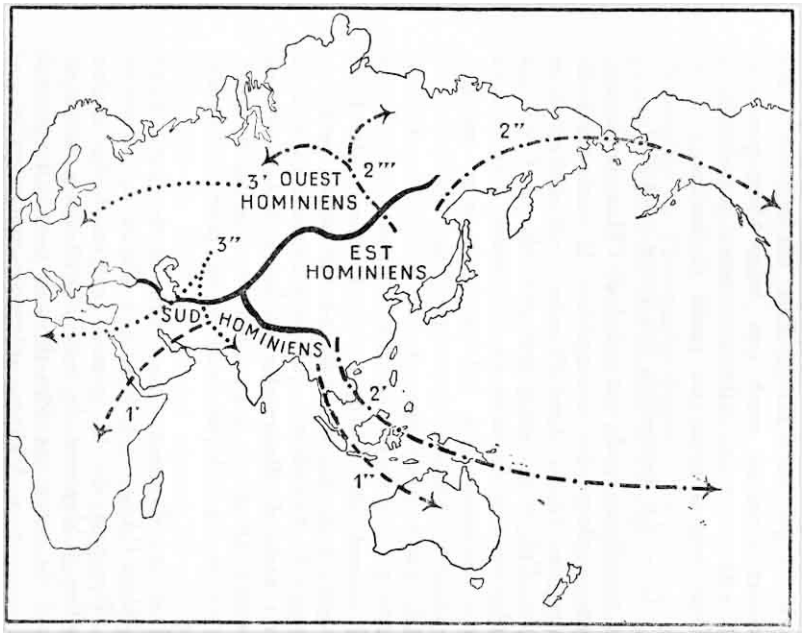

Fig. 11. — Les premières migrations des races humaines.

1’ et 1", expansion des Sud-Hominiens vers l’Afrique et l’Océanie ; 2’, 2" et 2’’’, expansion des Est-Hominiens vers l’Océanie, l’Amérique et la Sibérie ; — 3’ et 3", expansion des Ouest-Hominiens vers l’Europe, l’Afrique du Nord et le Sud-Ouest de l’Asie. — Les gros traits indiquent la bgarrière irano-himalayenne et celle des monts Altaï.

La façon dont s'est faite leur différencia lion et les causes qui les ont poussées à essaimer dans les autres continents sont pour nous pleines de mystères. Une hypothèse cependant a été émise qui, provisoirement au moins, donne une explication satisfaisante. Soutenue spécialement par A. Haddon et E. von Eickstedt, elle peut, dans ses grandes lignes, être ainsi résumée.

On sait que, pendant l'ère quaternaire, il y a eu, à diverses reprises, de longues périodes de froid humide durant lesquelles les glaciers des pôles et des chaînes de montagnes ont pris une extension extraordinaire ; ce sont les périodes glaciaires. En Europe par exemple, tout le Nord du continent, de la Scandinavie à l'Allemagne, était recouvert

d'une calotte de glace ; les glaciers des Alpes s'étendaient jusqu'au voisinage de Lyon et couvraient le Sud de la Bavière, etc.

En Asie, le phénomène n'a pas été moins considérable. Rendant impraticables les chaînes de montagnes qu'ils submergeaient, les glaciers ont formé de gigantesques barrières qui ont coupé cette partie du monde en trois zones distinctes. Les masses glaciaires de l'Himalaya, continuées, à l'Ouest, par celles de l'Iran et du Caucase, ont isolé le Sud du continent. Se greffant sur les précédentes au Pamir, les glaciers de l'Altaï, prolongés par ceux qui dominent le lac Baïkal, coupaient à leur tour la région Nord en une partie orientale, répondant à la Chine et à la Mandchourie, et une occidentale, répondant essentiellement à la Sibérie.

C'est l'isolement de ces trois zones qui aurait permis la formation des trois grands stocks de l'humanité (fig. 11) : au Sud de la barrière irano-himalayenne, se sont différenciés des groupes à tendance dolichocéphale avec cheveux laineux ou frisés, peau [112] foncée et nez large ; on peut les nommer Sud-Hominiens ; ce sont les ancêtres des races noires ou négroïdes. Au Nord de cette barrière et à l'Est de l'Altaï, se sont formés des groupes à tendance brachycéphale, cheveux raides, peau jaunâtre et nez moyennement large, ancêtres des races mongoles et voisines ; ce sont les Est-Hominiens. Au Nord de la barrière et à l'Ouest de l'Altaï, se sont formés des groupes à tendance dolichocéphale, cheveux ondulés, peau claire et nez étroit, les Ouest-Hominiens, précurseurs des races blanches. C'est l'essaimage de tous ces groupes dans les directions qui s'offraient à eux à partir de leurs aires de différenciations, qui aurait donné les races que nous connaissons. Ainsi le Pamir, toit du monde des géographes, serait en même temps au point nodal de la dispersion des groupes humains.

Localisés à leur origine dans un territoire restreint, les *Sud-Hominiens* ont poussé vers le Sud-Ouest, d'où ils ont gagné l'Afrique, et vers le Sud-Est, d'où ils ont gagné l’Océanie. Ce faisant, ils sont toujours restés dans des pays de climat chaud, comme si leur naissance dans une région tropicale les y avait d'emblée prédisposés. Ils ont donné un grand nombre de races.

Les premières formées ont gardé beaucoup de caractères primitifs ; les traits négroïdes, par contre, n'ont qu'à peine commencer à s'y manifester. Jusqu'à un certain point, elles rappellent l'humanité antérieure,

celle des Hommes de Néandertal. Refoulées par les groupes qui se sont différenciés plus tard et rejetées à la périphérie des Sud-Hominiens, ces premières races ne sont qu'au nombre de deux, l'une et l'autre en voie de disparition : les Australiens, qui ne doivent leur survie qu'à leur isolement dans leur île, et les Vedda, dont nous [113] savons qu'ils se sont réfugiés dans les régions les plus sauvages de l'Inde.

Plus tardivement formés, les autres Sud-Hominiens répondent aux races noires proprement dites. Ils se sont développés en une sorte d'arc qui entoure l'Océan Indien, de la pointe de l'Afrique à la Mélanésie, en passant par l'Inde. Le rameau oriental a donné les Mélanésiens et les Négritos ; par beaucoup de ses traits il est resté primitif et rappelle encore les Australiens. Le rameau occidental a donné les Mélano-Africains, avec les Négrilles et les Ethiopiens. Ici au contraire, et particulièrement chez les Noirs d'Afrique, la spécialisation a été extraordinairement marquée, et les traits « noirs » atteignent leur degré maximum. C'est à ce rameau qu'appartiennent les Khoisan, branche semble-t-il ancienne, et dont les quelques ressemblances avec les Jaunes ont été expliquées par un contact primitif avec ceux-ci lors de la formation de la race.

Enfin il faut noter que, tandis que les Sud-Hominiens essaimaient au Sud-Est et au Sud-Ouest, ils étaient, dans leur région d'origine, envahis et refoulés par les Blancs et les Jaunes dès que la fin de la période glaciaire eût rendu franchissables les barrières montagneuses. La connexion entre le rameau oriental et l'occidental a dès lors été rompue. Les Noirs de l'Inde et, s'ils existent vraiment, les Vedda du Sud de l'Arabie, sont les seuls vestiges de la continuité primitive.

Les *Ouest-Hominiens* ont donné les races blanches. Ils se sont étendus de suite vers l'Europe où leurs premiers représentants, les Hommes de Cro-Magnon et de Chancelade, sont entrés en contact avec les derniers Néandertaliens. Ils ne s'y sont pas mélangés, mais les ont complètement supplantés. C'est à leurs dépens que se sont formés la plupart des dolichocéphales [114] européens actuels : d'abord les Méditerranéens, qui ont eu au début une très large diffusion, puis les Nordiques, dont le lieu de formation est discuté, — certains admettent le Nord de l'Europe, mais la plupart pensent aux steppes du Sud de la Russie, — et qui résultent d'une dépigmentation du stock dolichocéphale primitif. Les brachycéphales sont apparus bien plus tard. On les

a fait venir de l'Est ; il est plus probable qu'ils se sont formés sur place, par transformation progressive de dobchocéphales, processus énigmatique qui se continue encore de nos jours.

Le retrait des glaces a permis aux Ouest-Hominiens de déborder leur territoire primitif. A l'Est, ils ont envahi la Sibérie orientale et poussé jusqu'à la côte Pacifique, mais l'expansion ultérieure des Jaunes a très vite submergé ces Blancs du Nord de l'Asie : les Aïnou de l'île Sakkaline en sont les derniers vestiges. Au Sud, ils ont empiété sur le domaine des races noires, en occupant toute l'Asie antérieure jusqu'à l'Inde. Ils ont également envahi l'Afrique du Nord, région où, à la fin du Paléolithique, on trouve un rameau de la race de Cro-Magnon.

Les *Est-Hominiens* se sont en partie différenciés sur place, par développement des caractères dits mongoliques. Ainsi sont nés les « Jaunes typiques », avec les trois grandes races mongoles qui occupent l'Asie orientale. Au delà de ce domaine, les Est-Hominiens ont envahi les continents voisins : si cette expansion semble avoir été plus tardive que celle des deux groupes précédents, elle a été plus considérable. Bridée à l'Est par l'Océan, et à l'Ouest par la haute barrière de l'Altaï, elle s'est exercée vers le Nord et le Nord-Est, et vers le Sud.

Dans la première direction, les Est-Hominiens ont occupé la Sibérie, supplantant, les Blancs préexistant, [115] ou s'y mélangeant pour former la race sibérienne. C'est sans doute le même stock qui a franchi le détroit de Behring et, par vagues successives, a peuplé toute l'Amérique. La faible accentuation des caractères mongoliques chez les Amérindiens tient certainement à ce que, lorsque leurs ancêtres ont quitté l'Asie, la différenciation des Est-Hominiens n'avait fait que commencer. Il n'en est pas de même pour les Eskimo, rameau tardif, entré en Amérique après les autres, et dont la parenté avec les Mongols n'a jamais été discuté. Quant à la présence chez les Amérindiens de caractères européens, elle s'explique par le fait que, dans leur passage en Sibérie, les groupes qui leur ont donné naissance, ont dû entrer en contact avec les Blancs qui occupaient alors cette région.

Au Sud enfin, les Est-Hominiens n'ont pour ainsi dire pas mordu sur l'Inde, mais ils ont débordé sur l’Océanie et y ont submergé les Noirs primitifs. Indonésiens d'abord, puis Deutéro-Malais et Polyné-

siens sont les représentants successifs de ces migrations. On sait qu'il y a à peine quelques siècles que s'est terminée la dernière.

Ainsi dans leur ensemble, et malgré qu'elles se soient finalement étendues à toute la terre, les trois grandes régions correspondant aux Sud-Hominiens, aux Est-Hominiens et aux Ouest-Hominiens sont toujours restées plus ou moins distinctes (cf. fig. 2 et 11). Mais elles ne sont plus séparées par des barrières infranchissables. De larges zones de contact, — steppes du Turkestan et de Sibérie, Inde, bande saharo-éthiopienne, — les unissent, qu'habitent des races qui offrent des caractères de transition. Dans l'intérieur même des trois régions, ce sont, d'une façon générale, les formes les plus primitives qui sont le plus éloignées du centre d'origine, conséquence [116] naturelle du mouvement par lequel, se poussant réciproquement, les races se sont répandues sur le globe.

Telle serait la façon dont s'est constituée l'humanité actuelle. Mais, même si cette hypothèse est vraie, il faut bien dire qu'elle ne trace que les très grandes lignes de cette évolution. Le détail de celle-ci a certainement été plus complexe. Des brassages formidables de population ont dû avoir lieu, avec mouvements de flux et reflux ; des races ont dû se développer qui submergeaient toutes les autres, pour être à leur tour rejetées loin de leur domaine primitif ; certaines ont dû apparaître puis disparaître, dont l'existence ne se révélera à nos yeux que si le hasard nous permet d'en trouver les restes fossiles. Bref toute une « histoire raciale » de la terre s'est passée, dont l'anthropologiste ne peut encore que soupçonner le tracé général.

Est-il besoin de dire qu'une telle histoire n'est pas finie ? Elle se continue sous nos yeux. Des races s'éteignent, tandis que d'autres débordent les territoires qui les avaient longtemps contenues. Examinons de plus près ces phénomènes.

II. - Les races qui meurent

La disparition de certaines races est souvent imputée à l'action nocive de la civilisation européenne. Cette accusation n'est que partiellement exacte. Bien avant que les Européens n'arrivent en Afrique du

Sud, les Boschimans, pressés par les Noirs et refoulés dans le Kalahari, avaient commencé à s'éteindre et on a la preuve que leur race dégénérait. Les Polynésiens n'avaient pas attendu les Blancs pour détruire les Mélanésiens des îles qu'ils colonisaient et, en Malaisie, les Négritos, chassés par les Indonésiens, avaient déjà disparu dans beaucoup de territoires. La survivance des Aïnou et des Sibériens est le dernier acte d'un grand drame qui s'est déroulé à une époque antérieure et au cours duquel une race blanche a été presque complètement anéantie. Bien des tragédies analogues ont dû se jouer à la surface de la terre, que nous ne connaîtrons jamais !

Faut-il ajouter que la disparition de l'Homme de Néandertal sur le sol de l'Europe, il y a 30 ou 40 000 ans, est sans doute en grande partie imputable aux Hommes de Cro-Magnon et de Chancelade ? Il y a longtemps que le contact entre races évoluées et races primitives a été fatal à ces dernières.

Ces réserves faites, il n'est pas douteux que l'extraordinaire développement de notre civilisation européenne, avec l'expansion des races blanches qui l'a accompagnée, n'ait précipité le processus. Au cours des chapitres précédents, l'existence de races ou sous-races en voie d'extinction a été mentionnée plus d'une fois. Les Tasmaniens ont disparu il y a 50 ans. Les Australiens, les Négritos, les Boschimans, les Aïnou, ne tarderont guère à en faire autant. Les derniers Vedda à l'état pur, ceux de Ceylan, ne comptent plus que quelques centaines d'individus. Si, en Océanie, les Néo-Guinéens sont restés jusqu'ici intacts, cela tient à ce que la colonisation européenne n'a pas encore mordu sur leur île, mais les autres Mélanésiens et les Polynésiens subissent une décroissance constante ; ceux qui subsistent ne devront probablement leur conservation qu'au métissage avec les nouveaux arrivants. Parmi les divers groupes d'Amérindiens, ceux du Canada et des États-Unis contiennent de moins en moins de types purs, et les Fuégiens sont à la veille de s'éteindre.

Les processus qui ont entraîné toutes ces disparitions sont de divers ordres et leur étude sortirait du domaine de l'anthropologie. Il suffira de dire que l'extermination violente a eu un moindre rôle qu'on ne le dit souvent. Certes, tel a été le cas pour les Tasmaniens, qui ont été chassés au fusil presque jusqu'au dernier homme, pour les Boschimans chez lesquels les colons organisaient des expéditions « punitives », les Fuégiens, dont la tête avait été mise à prix, pour beaucoup

d'Amérindiens dont on connaît les longues luttes contre les Blancs, mais le principal motif a été la colonisation elle-même. Les Européens avaient besoin d'espace pour leurs troupeaux ou leurs cultures. Progressivement, ils ont envahi les terres des indigènes, détruisant le gibier dont ceux-ci se nourrissaient, les refoulant vers les régions les plus pauvres et les plus stériles. Qu'on y ajoute l'effet des épidémies apportées par les Blancs, celui de l'alcool, enfin une sorte de nostalgie qui s'empare de certaines races primitives et leur fait perdre tout désir de vivre, on comprendra que des groupes se sont éteints, sans que des actions de force aient été dirigées contre eux. Si la disparition n'a pas été complète, le métissage avec les races envahissantes, plus nombreuses et plus prolifiques, a achevé le processus : c'est ainsi que s'en vont les derniers Aïnou et que s'effaceront sans doute ceux des Polynésiens qui ont résisté jusqu'ici. Certes, dans ce cas, les particules héréditaires subsistent, et elles reparaîtront çà et là chez les descendants, mais la race elle-même est morte en tant que groupe géographiquement et anthropologiquement distinct. Le fait a dû souvent se produire ; il explique l'hétérogénéité de certains peuples actuels.

III. — Les races qui s'étendent

Les phénomènes précédents appellent leur contrepartie : l'extension de certaines races qui débordent leur territoire primitif pour envahir ceux des groupes voisins. On sait l'intensité avec laquelle elle s'est manifestée depuis quelques siècles : Blancs, Jaunes et Noirs y ont pris part, mais d'une façon très inégale.

L'expansion des races blanches a été énorme. En 300 ans, elle a déterminé une transformation de la carte raciale du monde, comme il ne s'en était certainement jamais produit d'aussi rapide à aucune époque. Actuellement les races blanches ou, plus exactement, les cinq grandes races européennes, ont supplanté les autres races dans la plus grande partie de l'Amérique du Nord, toute la zone méridionale de l'Amérique du Sud et de l'Afrique du Sud, l'Australie et diverses îles de l'Océanie. Mais les modalités de ce peuplement n'ont pas été les mêmes partout.

Aux États-Unis et dans la partie adjacente du Canada, il y a eu vraiment substitution des Blancs aux Indiens. Ce sont surtout des Nordiques qui se sont implantés dans la majeure partie des États-Unis et dans le Canada de langue anglaise ; dans celui de langue française, les Alpins ont joué un rôle prédominant ; dans le Sud des États-Unis, les Méditerranéens. Les Est-Européens ne sont intervenus que d'une façon dispersée de même que, par l'intermédiaire des émigrants israélites, les Arménoïdes et les Sud-Orientaux. Le moindre rôle a été joué par les Dinariques.

L'Amérique latine a été surtout peuplée de Méditerranéens. Mais une différence fondamentale d'avec l'Amérique du Nord est due à ce que, au Mexique et dans la région des Andes, les nouveaux arrivants se [120] sont heurtés à une population très dense et qui possédait déjà une haute civilisation. Aussi les Amérindiens n'ont-ils pas été refoulés, mais seulement subjugués, et de nombreux métissages ont eu lieu. Un moment éclipsé, le sang indigène tend de nouveau à dominer. C'est au Brésil que l'action des Blancs a été la plus réduite ; elle ne s'est pour ainsi dire pas exercée sur les habitants de la forêt et est restée localisée à la zone côtière ; mais en Argentine et au Chili, l'élément indien a beaucoup diminué.

En Afrique du Sud, les races blanches ont joué un grand rôle. Repoussant les Boschimans et les Hottentots au Nord, elles se sont superposées aux Bantous qu'elles ont presque complètement supplantés en de nombreux territoires. Là, ce sont surtout des éléments nordiques qui ont pénétré. Il en est sensiblement de même pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande. La première est aujourd'hui presque entièrement un territoire de race blanche, car il y a eu très peu de métissage avec les indigènes. Dans la seconde au contraire, les Maori, quoique en minorité, tiennent bon et les croisements ont été assez nombreux.

Bien que les Européens possèdent de nombreuses autres colonies, leur rôle dans celles-ci a été insignifiant du point de vue anthropologique. Dans le reste de l'Afrique noire, comme aux Indes et en Insulinde, ils ne se sont jamais installés en nombre. L'impossibilité physique de s'adapter au climat équatorial en est probablement la cause pour la plupart de ces pays.

L'expansion des races jaunes a été très grande dans le passé, puisqu'elle a couvert l'Amérique et l'Océanie et, qu'à une époque toute ré-

cente, les Malais conquéraient Madagascar. On ne peut non plus oublier que les Jaunes ont supplanté les Blancs dans le Nord du Japon et la Sibérie et, qu'aujourd'hui encore, ils habitent plusieurs provinces de la Russie d'Europe. Mais le développement des races européennes leur a imprimé un recul : non seulement une grande partie de l'Asie occidentale est fermement occupée par les Blancs, mais en Sibérie la colonisation russe a amené une immigration massive de ceux-ci, essentiellement la race est-européenne, qui repousse à son tour les Sibériens et les Nord-Mongols. Les Jaunes d'Asie sont cependant trop prolifiques pour rester longtemps sur le *statu quo*. Leur expansion a repris : à plusieurs milliers d'années de distance, elle s'est faite dans ces mêmes directions qu'avaient déjà suivies les Est-Hominiens primitifs : vers l'Amérique et l'Océanie. Dans le premier de ces continents, elle a atteint particulièrement les États-Unis et le Brésil ; elle s'est produite avec une telle force que ces pays ont été obligés de prendre des mesures de protection. En Océanie, elle a submergé la Micronésie où le nombre des immigrants a très largement dépassé celui des insulaires. Elle s'étend actuellement sur presque toute la Polynésie. Ainsi des races jaunes plus vigoureuses supplantent peu à peu celles dont la conquête européenne avait entraîné la régression.

Les races noires aussi se sont répandues hors de leurs territoires, mais, à l'inverse des blanches et des jaunes, le phénomène n'a pas été spontané. Il semble que ces races, dont l'organisme est étroitement adapté à la vie en pays chaud, n'aient jamais cherché à s'en éloigner. Le mouvement par lequel les Mélanésiens ont gagné leurs îles paraît avoir été le dernier stade d'expansion des Sud-Hominiens : celui-ci accompli, ils se sont stabilisés ; il a fallu l'intervention des Européens pour les tirer de leur domaine.

C'est essentiellement l'esclavage qui doit être incriminé. On sait qu'il s'est exercé sur les Noirs d'Afrique, principalement les sous-races guinéenne et soudanaise, et les a implantées en Amérique. En 1961, il y avait aux États-Unis 18 000 000 de Noirs, chiffre qui représentait 10% de la population totale du pays et dépassait de beaucoup celui des 550 000 Amérindiens qui y subsistaient encore. En Amérique latine, le nombre des Noirs était de 22 500 000, soit 20,2% de la population : la proportion atteignait 30% au Brésil (12 000 000 sur 39 000 000), 69% dans les Antilles ; certaines de celles-ci comme Haïti et Saint-Domingue sont presque exclusivement peuplées de

Noirs ou du moins de métis. Avec ses 42 000 000 de Mélano-Africains, l'Amérique est susceptible de jouer un rôle important dans le développement ultérieur des races noires.

Il faut ajouter que celles-ci y ont des conditions de vie très différentes selon les pays : aux États-Unis, les Noirs forment une catégorie distincte qu'une barrière raciale, qui va s'accroissant, sépare des Blancs. En Amérique du Sud au contraire, la population est faite de métis à divers degrés. En certaines régions comme la Guyane, les Noirs ont repris leur vie primitive et forment des tribus à demi sauvages qui vivent dans la brousse en marge de la civilisation européenne ; ce sont les Nègres Bosh. Il est inutile d'insister sur l'importance des problèmes soulevés par cette cohabitation sur le sol américain des trois groupes raciaux des Blancs, des Noirs et des Amérindiens. L'anthropologie y a son mot à dire.

En dehors de l'Amérique, les Noirs ont très peu essaimé. On a prétendu qu'ils avaient exercé une influence sur l'Europe : soit par des migrations préhistoriques, soit, à une époque plus récente, au

Portugal, où ils seraient arrivés en grand nombre comme esclaves, et en France, par leur apport comme soldats. Ces affirmations n'ont aucune base scientifique sérieuse.

Il y a lieu, par contre, de signaler l'existence, depuis près d'un siècle, d'une émigration indienne, dont l'élément essentiel serait les Tamil, de race prédominante mélano-indienne. C'est encore un phénomène passif, dû à l'importation de travailleurs et qui se dirige essentiellement vers le Sud de l'Afrique. Son importance anthropologique est encore faible.

IV. — L'avenir des races humaines

Les phénomènes d'expansion et de régression que nous venons de décrire en sont-ils à leur fin ? En d'autres termes, peut-on supposer que la répartition raciale est aujourd'hui arrivée à un état d'équilibre et ne changera plus sensiblement, si bien que la carte des races actuellement existantes resterait valable pour une longue période ? La réponse

ne peut faire de doute. Non seulement, il n'y a aucune raison pour que les processus déjà en cours s'arrêtent, mais tout fait penser que, si aucun accident ne vient brusquement détruire ou modifier la civilisation européenne, ils ne feront que s'accroître. La multiplication extraordinaire des facilités de transport, la fièvre de prospection et d'exploitation de toutes les richesses du sol terrestre, le besoin paradoxal d'une main-d'œuvre toujours plus nombreuse à mesure que se développe le machinisme, autant de causes tendant à supprimer les dernières barrières géographiques qui protègent encore quelques races. Que cette multiplication des contacts entre tous les hommes ne se fasse pas sans danger pour les groupes anthropologiquement et culturellement primitifs, l'exemple du passé ne l'indique que trop.

Il faut espérer que la période où une race en détruit une autre par la violence est terminée ; — encore que des exemples récents montrent qu'en cette matière, il serait imprudent de trop présumer, — mais la plupart des causes d'extinction mentionnées dans un paragraphe précédent, n'en subsisteront pas moins ; l'énorme disproportion de nombre entre les races envahissantes et celles envahies, entraînera l'absorption de ce qui subsisterait encore de ces dernières. On ne doit guère se tromper en prévoyant que, d'ici un ou deux siècles, et sans doute beaucoup moins, les Boschimans, les Hottentots, les Aïnou, les Australiens, les Polynésiens, les Négritos, auront fini d'exister en tant que races indépendantes. Leur seule chance de salut serait la création de « réserves » analogues à celles déjà instituées pour les espèces animales en voie de disparition. Mais, en telle matière, l'Homme accorde plus volontiers sa protection aux bêtes qu'à ses semblables !

D'autres races résisteront sans doute mieux, car elles se trouvent en des régions auxquelles elles sont profondément adaptées et où il ne semble pas que puissent se développer les races actuellement en expansion : telles les Négrilles, les Eskimo, les Nord-Mongols, les Amérindiens sud-atlantiques. Si les Mélanésiens des petites îles sont voués à une extinction rapide, ceux de la Nouvelle-Guinée, qui forment une masse compacte, subsisteront sans doute plus longtemps, de même que les Veddoïdes du Deccan. Mais ces groupes disparaîtront à leur tour, le jour où des races plus évoluées, blanches, jaunes ou noires, peu importe, entreprendront l'industrialisation de ces contrées.

Ainsi la composition anthropologique de l'humanité se trouvera bientôt singulièrement simplifiée, près de la moitié des races actuellement existantes ayant disparu, et les restantes ayant entre elles des contacts beaucoup plus étroits. Faut-il aller plus loin et supposer, comme l'ont fait quelques auteurs, que les métissages résultant de ces contacts amèneront la formation de types intermédiaires, sortes de compromis entre les grandes races subsistantes ? Il est difficile d'anticiper sur l'avenir, mais une telle hypothèse ne tient compte ni de la biologie, ni de certaines réactions sociales. Au fur et à mesure que s'effacent les barrières géographiques entre les races, on voit en effet s'élever des barrières morales. Tout se passe comme si la conscience de la race, qui restait à l'état latent tant que le groupe était isolé de ses voisins, reprenait ses droits lorsqu'il s'en rapproche.

Il est probable que, tandis que les régions équatoriales de l'Afrique, et semble-t-il aussi, de l'Inde, resteront occupées par des races noires dont on ne peut prévoir le développement ultérieur, le reste du monde se trouvera partagé entre les quatre ou cinq grandes races blanches d'expansion européenne et les deux ou trois grandes races jaunes d'expansion asiatique. Dans l'intérieur de chacun de ces groupes, des métissages fusionneront sans doute plus ou moins les différentes races, mais la distinction entre Blancs, Jaunes et Noirs n'en restera, au moins pendant un certain temps, que plus marquée.

Qu'une telle opposition n'entraîne pas fatalement des conflits, mais qu'une coopération fructueuse puisse s'établir, l'exemple de différents pays le montre pleinement. La question sort du domaine de l'anthropologie pour entrer dans celui de l'ethnologie et de la sociologie. Tout laisse prévoir, en tout cas, que les trois grands groupes fondamentaux de l'humanité garderont, longtemps encore, leur existence propre.

LES RACES HUMAINES

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

des ouvrages en langue française

BOULE (M.) et VALLOIS (H.), *Les Hommes fossiles ; éléments de Paléontologie humaine.* 4e éd., Masson, Paris, 1952.

DENIKER (J.), *Les Races et les peuples de la terre.* 2e éd., Masson, Paris, 1926.

HADDON (A.), *Les Races humaines et leur répartition géographique.* F. Alcan, Paris, 1927.

MARQUER (P.), *Morphologie des races humaines.* A. Colin, Paris, 1967.

MILLOT (J.), *Biologie des races humaines.* A. Colin, Paris, 1952.

MONTANDON (G.), *La Race, les races.* Payot, Paris, 1933.

NEUVILLE (H.), *L'Espèce humaine : peuples ou races,* in : *L'Encyclopédie française,* t. VII, 2e partie, Paris, 1937.

OLIVIER (G.), *Pratique anthropologique.* Vigot, Paris, 1960.

PAUL-BONCOUR (G.), *Anthropologie anatomique. Crâne, face, tête sur le vivant.* O. Doin, Paris, 1912.

PITTARD (E.), *Les Races et l'histoire.* La Renaissance du Livre, Paris, 1921.

QUATREFAGES (A. DE), *Histoire générale des races humaines.* A. Hennuyer, Paris, 1889.

SAUTER (M.), *Les Races de l'Europe.* Payot, Paris, 1952.

VALLOIS (H. V.), *L'Ethnologie : l'anthropologie physique,* in : *L'Encyclopédie de la Pléiade.* Gallimard, Paris, 1967.

VERNEAU (R.), *L'Homme, races et coutumes.* Larousse, Paris, 1931.